

# LIVRES



Littérature québécoise Page D 3  
Poésie Page D 4  
Le feuilleton Page D 5  
Essais québécois Page D 6  
Essais étrangers Page D 7  
Littérature jeunesse Page D 8  
Les petits bonheurs Page D 9  
Formes Page D 10

LE DEVOIR, LES SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 JUIN 1996

Guy Deshaies

## Trois nouvelles d'un éternel voyageur

MARIE-CLAIRE GIRARD

Trois histoires, fort différentes les unes des autres, qui ont toutes en commun d'avoir comme thème la mer, la mer toujours recommencée, couverte de bateaux ivres, la mer qui ensorcelle les marins et où erre la Mary-Céleste à la recherche de son équipage perdu.

Guy Deshaies ne s'est pas inspiré des poètes ou des légendes pour écrire ces trois nouvelles. Oui, oui il s'agit du même diable d'homme qui a longtemps été chroniqueur de voyage dans ces mêmes pages et qui, il y a une dizaine d'années, a publié deux volumes de ces mêmes chroniques chez VLB sous le titre *Attachez vos ceintures*, chroniques que j'avais trouvées fort réjouissantes et où la verve et le sens de l'observation et de la dérision se juxtaposaient pour jeter un éclairage révélateur sur les voyages, leurs plaisirs et leurs aléas. Et bien, en somme, Guy Deshaies est resté dans un domaine connexe mais cette fois-ci en tant que de la fiction.

«Vous savez, j'ai écrit ça comme ça, me dit-il, il y en avait deux de ces histoires dans mes tiroirs depuis quelques années, puis j'en ai écrit une troisième, et je trouvais que la mer était une toile de fond intéressante pour rendre compte de certaines choses.»

Ce dont il rend compte c'est du passage (comme dans le titre de la première nouvelle) d'un propriétaire de bateau se cherchant un second pour une traversée de l'Atlantique et qui finit par embaucher un curieux personnage, Clovis, à mi-chemin entre le fumiste et le marin d'eau douce, homme de tous les mensonges et de toutes les extravagances mais qui cuisine comme un dieu. A l'exaspération initiale ressentie devant le fouillis que laisse Clovis dans son sillage (et dans le sillage du bateau) et devant ses manières et ses façons de faire quelque peu iconoclastes succédera un revirement qui amènera le capitaine (qui n'a plus de capitaine que le nom) à éprouver une forte sympathie pour cet être représentant l'antithèse de ce qu'il est et de ce qu'il croit.

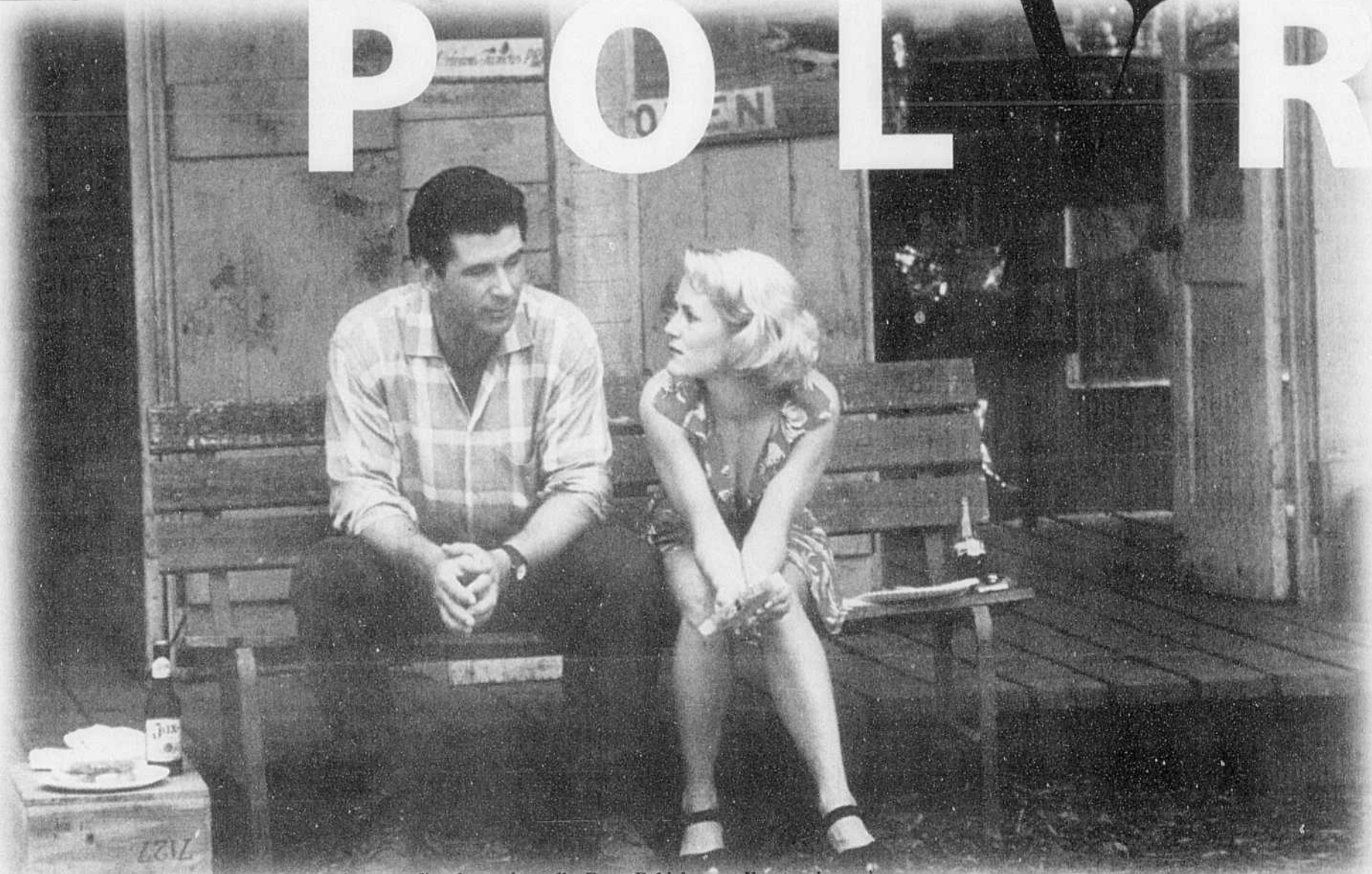
«Le capitaine est très "politically correct" au début, souligne Guy Deshaies, mais le passage c'est aussi à l'intérieur de lui-même qu'il s'effectue. Il commence l'histoire impeccable, très comme il faut, et il finit complètement "bum" avec les cheveux longs, pas rasés et un anneau dans l'oreille.»

Dans *Le Naufrage* est raconté le procès d'un capitaine de navire appelé à témoigner sur le naufrage de son navire survenu lors d'une tempête. Le narrateur, qui est son avocat, en sait plus qu'il n'ose le dire, et petit à petit une sordide histoire de cargaison de nègres destinés à l'esclavage, de trésor dérobé, de cruauté inimaginable et de liaisons dangereuses sera mise à jour alors que se déroulent devant nos yeux les mécanismes d'un procès où le mot justice a rarement été aussi galvaudé.

«Ah mais cette histoire-là, intervient Guy Deshaies, c'est de l'invention pure et simple en dépit du fait que ça se passe au XVIII<sup>e</sup> siècle. J'ai une formation d'avocat, donc le droit m'intéresse et ça m'a fasciné de mettre en scène ce procès avec les éléments que je connaissais. Et il est vrai que le

## Le nouveau

# POLAR



Le bonhomme d'en haut s'appelle Dave Robicheaux. Il est cajun, père adoptif d'une petite fille originaire d'Amérique centrale, sa copine est une Américaine bon teint, son associé est un Afro-américain. Mais il n'est pas homosexuel. Qui plus est, entre deux enquêtes, c'est lui, le bonhomme d'en haut, qui fait à manger... (En fait, la photo est tirée de l'adaptation cinématographique du roman *Prisonniers du ciel* écrit par James Lee Burke.)

Lorsqu'il rapporte les mots qu'il a troqués contre les propos d'un nain, le PC, le politiquement couillon, comment qu'il se met à causer? Il se met à radoter qu'il a échangé avec une personne verticalement déficiente. Avec un laid, ça devient avec une personne non dotée de qualités esthétiques.

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

La liste des vices linguistiques qu'a provoqués le politiquement chose a eu, bien évidemment comme tout naturellement, des effets sur le Livre. Après tout, au début, ainsi que le nota l'autre, il y a eu le verbe. Et comme le verbe est aussi un comportement, une attitude, une mentalité, un caractère et on ne sait plus quoi, le roman a écopé. Remarquez que c'est peut-être l'inverse. Peut-être bien que c'est parce qu'il y a un roman qu'il y a le PC. En fait, on n'en sait rien; «on» étant l'idiot qui signe ces lignes et non vous.

Ce qu'on sait, c'est qu'on a pris beaucoup-beaucoup de temps à remarquer que le PC avait été intégré comme digéré par le genre littéraire le plus éponge ou caméléon qui soit: on a nommé le polar. Ce cher polar étant par vocation un genre primaire, on l'a, le premier, assigné à la conjugaison du PC avec les historiettes de sang et de fureur.

Là, faut qu'on précise le tir. Le PC, comme vous le savez, s'est fait tout d'abord remarquer sur les campus universitaires US. Par la suite, il a essaimé ici et là, mais toujours aux États. Alors, bien évidemment, les romanciers américains ont été les premiers à l'utiliser. À le consommer.

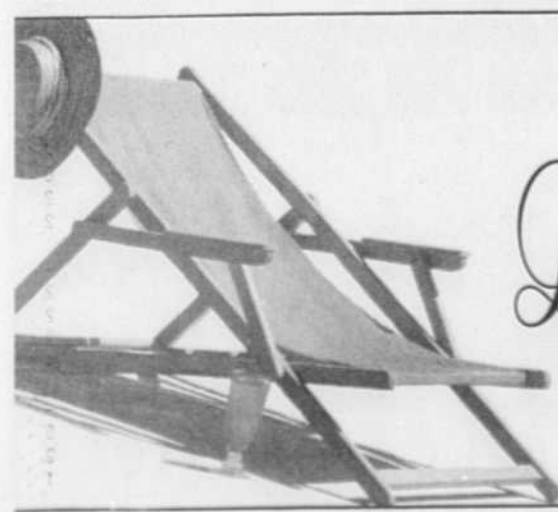
Les meilleurs, quelques-uns des meilleurs écrivains, s'amuse depuis plusieurs années à goupiller leurs petites histoires à la sauce PC qui, entre leurs mains, devient le Plus-que-couillon. Lorsqu'on parle des meilleurs desquels

Legivré  
duneurone  
estdevenuPC  
politiquement  
correct

## Lectures d'été

VOIR PAGE D 2: POLARS

VOIR PAGE D 2: DESHAIES



L'été Robert Laffont



## LIVRES

## DESHAIES

## Souvenirs maritimes

SUITE DE LA PAGE D 1

témoignage du nègre, au cours du procès, n'est pas reçu parce qu'à l'époque on ne croyait pas que les nègres possédaient une âme. Je me suis aussi amusé à introduire dans l'histoire le capitaine William Bligh, celui contre qui les mutins du Bounty se sont révoltés et qui était connu pour sa cruauté et sa dureté envers les équipages qu'il commandait.

La troisième nouvelle parle d'amour et de mal de mer. Il y a d'ailleurs, à l'intérieur de cette nouvelle, toutes les informations que vous cherchez à propos de cette affliction qui n'épargne que cinq pour cent de la population. «Puisque mon père était médecin, de pour-

suivre Guy Deshaies, j'ai lu des livres de médecine, certains assez anciens, et je me suis rendu compte qu'on savait peu de choses sur le mal de mer. C'est que récemment qu'un médecin de Baltimore a trouvé les causes véritables de ce malaise qui peut littéralement empoisonner la vie des voyageurs s'aventurant sur un navire. Il n'y a pas vraiment longtemps qu'on sait de quoi il s'agit précisément.

Guy Deshaies a déjà possédé un voilier de vingt-six pieds, qu'il a vendu pour s'acheter une maison, la plus grave erreur de sa vie selon lui. Il n'a jamais souffert du mal de mer et ses plus beaux souvenirs sont des souvenirs maritimes, peut-être, dit-il, parce que sa mère était originaire de l'île d'Anticosti, qu'elle a déjà fait la traversée jusqu'en Europe en bateau et qu'après tout, il tient peut-être plus d'elle qu'il ne le croit.

J'ai des prétentions littéraires, ajoutera-t-il, je n'ai pas écrit Peines

de mer comme un livre de cuisine. C'est un exercice très différent de la chronique où les échanciers vous empêchent de trop réfléchir sur ce qu'on écrit. Avec ces nouvelles j'ai eu le temps de m'attarder à la construction, j'ai pris plaisir à les figurer. Mais comme pour les chroniques, c'est le bonheur d'écrire qui prévaut et qui rassemble tout ce que j'ai pu pondre jusqu'à ce jour.

Mais il avoue que la chronique lui manque. Lorsque je lui demande quels sont les lieux, parmi tous ceux qu'il a contemplés lors de ses innombrables pérégrinations, qui lui ont davantage plu, il concède une faible pour l'Italie et la France, et avec pas très loin derrière, une médaille de bronze pour les États-Unis. Des problèmes de santé le poussent dorénavant à la sédentarité, il s'est mis à l'écriture d'un autre livre où on ne retrouve pas la mer mais où il y a tout de même un voyage. Comme quoi on ne s'éloigne jamais tout à fait de ce qu'on préfère vraiment.

Guy Deshaies termine en se rappelant avec humour et émotion du volumineux courrier qu'il recevait lorsqu'il était chroniqueur de voyage pour *Le Devoir*. «Volumineux si on pense au lectorat du journal, qui ne représente pas des millions. Les gens écrivaient: ça nous distrait, on aime ce que vous faites, on voyage avec vous... c'était mon rayon de soleil et c'est ce qui me manque le plus.

Vous pouvez encore lui écrire. Aux bons soins de Québec-Amérique.

PEINES DE MER

Guy Deshaies, Québec-Amérique, Montréal, 1996, 188 pages



SUITE DE LA PAGE D 1

cause-t-on? Lawrence Block, Tony Hillerman, James Lee Burke, Joseph Hansen, Harry Crews, et surtout Charles Willeford.

Avant, le flic comme le détective fumait, buvait, tombait les filles et causait comme une brute. Il s'en donnait à cœur joie. C'était une tête de nèuds. Un empaffé; un givré du neurone. Aujourd'hui, il n'est plus tout à fait cela. Il est devenu distingué. Enfin...

Avant, les titres, surtout ceux de la chère Série Noire, étaient du genre sans-gêne. C'était *Fantasia chez les ploucs* et *Matinés de zoulous*, *Tête de lard* et *Pas de dragées pour le baptême*, *Un paquet de blondes* et *Crochet pour ces dames*, *Berceuse dum-dum* et *L'Hôtel des sans-culottes*, *Taille de croupière* et *Du soleil pour les caves*.

Aujourd'hui, les éditeurs font bien attention. Ça va être, pour demeurer dans la Série noire, *Méridien de sang* ou *le rougeolement du soir* dans l'ouest par Cormac McCarthy, *Vladimir Ilitch contre les uniformes* de Rolo Diez, *Le Canard siffleur mexicain* du génial James Crumley. Chez Rivages, ce sera *Le Voleur de temps* de Hillerman ou *Cauchemar dans la rue* de Robin Cook. Bref, le style *Chéries noires* est passé à la trappe.

De tous les écrivains nommés, Charles Willeford est celui qui sans-contredit a le mieux traité, le mieux

intégré les détournements obligés du PC. Ecrivain à la fois fin et très ironique, Willeford n'a pas cessé de méditer, et travailler, les sens de cette observation signée William S. Burroughs: «La vie n'appartient à personne. Mais la mort appartient à qui-conque possède une poêle à frire.»

Dans tous les romans de Willeford, qui retrouve-t-on? Hoke Moseley. Il est flic, sergent pour être précis, à Miami. Autrefois, il fut marié. Un beau jour sa femme est partie avec un joueur de baseball avec les enfants, deux filles. Alors qu'elles sont arrivées à l'adolescence, la mère renvoie les filles chez Hoke qui, partage, co-loue, un appartement avec quel-qu'un. Une copine, une compagne, une fiancée? Nenni.

Le quelqu'un est une femme. Une femme d'origine cubaine travaillant elle-aussi pour la police de Miami. Elle est femme d'une minorité ethnique qui est également enceinte. Hoke partage avec elle tous les frais liés au logement parce que ces deux filles ont débarqué. L'une des deux décide un beau jour d'abandonner ses études. Pourquoi faire? Travailler afin de s'acheter, non pas des vêtements et un ordinateur, mais bien une moto. Une moto de gars. Le genre Harley ou Triumph.

Elle trouve un emploi. Non pas dans une banque ou dans la dentelle, mais bien dans un «car-wash». Et

que fait-elle avec sa première paye? Elle se fait couper les cheveux à l'iroquoise et se paye une paire de jeans troués tout en se faisant tatouer on ne sait plus quoi et on ne sait plus où. Elle rentre à la maison. Elle avise le paternel, qui fait la vaiselle, qu'il a intérêt à ne pas formuler l'ombre d'une remarque sinon il va morfler.

Lui, Hoke, le père, a un gros défaut. Lorsqu'il a fini divers travaux ménagers, il aime bien aller fumer une cigarette en cachette, en sirotant une bière devant une télé branchée sur le baseball. Regarde-t-il les parties au complet? Jamais. Voyons donc, le sport «on-ze-tivi» étant une activité s'adressant aux personnes non dotées de capacités neuronales adéquates, notre Hoke ose juste regarder les deux dernières manches. Et lorsqu'il se fait surprendre, il se fait engueuler. Et pas à peu près.

## Le flic chez les AA

Avant, les flics comme les détectives buvaient un coup sans jamais culpabiliser. Il faut bien l'avouer, ils buvaient même comme des trous. Aujourd'hui, que font-ils? Ils assistent aux réunions des AA. Et s'il y a en un qui y va fréquemment, c'est bien Matt Scudder, le héros de Lawrence Block. En fait, il y a si fréquemment, durant ses temps libres, qu'un lecteur assidu ou régulier des histoires composées par Block de-

vient expert en géographie new-yorkaise.

Avant, les flics comme les détectives fumaient comme des pompiers. Aujourd'hui, lorsqu'ils travaillent en duo et qu'ils interrogent quelqu'un ou quelqu'une chez lui comme chez elle, ils demandent d'abord la permission. Et si c'est non? Les deux vont fumer dehors à tour de rôle.

Remarquez que cette vague PC a eu pour effet de subdiviser davantage la division du travail. Prenez le dernier William J. Bayer, l'excellent *Labyrinthe de miroirs* paru chez Rivages/Thriller. Et bien, l'équipe du lieutenant Frank Janek comprend une inspectrice gaie... pardon, gay sans «e». C'est elle qui se tape tous les interrogatoires avec vous savez qui.

Le PC dans le polar, il faut bien le comprendre, n'a pas dévoyé le genre. Pas du tout. Les forçats du genre, les Willeford, Burke et compagnie, n'ont fait que l'intégrer. Le prendre en considération. Ils en font écho. Ils s'en servent comme soupape humoristique. Le PC dans le polar c'est le polar calibré. Point.

Pour s'en rendre compte, il suffit de lire les romans de Willeford parus chez Rivages, ceux de Block édités aussi bien par la Série noire que par Seuil/Policiers, les Burke également chez Rivages, les Crumley dans la Série noire ainsi que tous les Joseph Hansen chez Rivages.

## VIE LITTÉRAIRE

LOUISE LEDUC  
LE DEVOIR

Une petite devinette: combien d'ouvrages le Québec a-t-il publiés de tous temps? En fait, plus qu'une devinette, c'est une colle à laquelle même la Bibliothèque nationale du Québec est incapable de répondre. Selon le plus récent rapport annuel, 146 853 livres et brochures ont été répertoriés, ce qui ne constituerait que le tiers, au mieux la moitié, de la production réelle. Avant 1967, le dépôt légal n'existait pas, rendant tout contrôle bibliographique très ardu. Pour retrouver les titres manquants, la Bibliothèque a formé il y a quelques années un comité. «Le plus difficile», explique le secrétaire général de la Bibliothèque nationale du Québec Claude Fournier, «est de constituer des banques de données nous permettant de savoir exactement ce qu'il nous manque. Il n'existe sur le marché aucun logiciel nous permettant de faire une recherche fiable.»

Il faut donc dépouiller les journaux anciens, les bibliographies, parcourir les banques de données des autres grandes bibliothèques nationales des États-Unis, de Grande-Bretagne ou de France, fouiller dans les librairies de livres anciens. Il ne s'agit pas seule-

ment de retrouver un exemplaire d'un titre, mais bien toutes les éditions existantes d'un même ouvrage, quel qu'il soit.

La fouille continue, mais la tâche est grandement ralentie par l'épineux dossier du déménagement de la Bibliothèque nationale.

## Le Grand Prix des lectrices 1996

Le magazine *Elle-Québec* revient avec son Grand Prix des lectrices 1996. Les finalistes retenus jusqu'ici: *L'Ingratitude*, de Ying Chen; *Noce de sable*, de Rachel Lelerc; *Maman Last Call*, de Nathalie Petrowski; *Traductrice de sentiments*, d'Hélène Rioux; *Le Second Violon*, d'Yves Beauchemin. Le nom du grand gagnant sera divulgué lors d'une émission spéciale diffusée à Radio-Québec le 30 juin.

## Prix littéraires

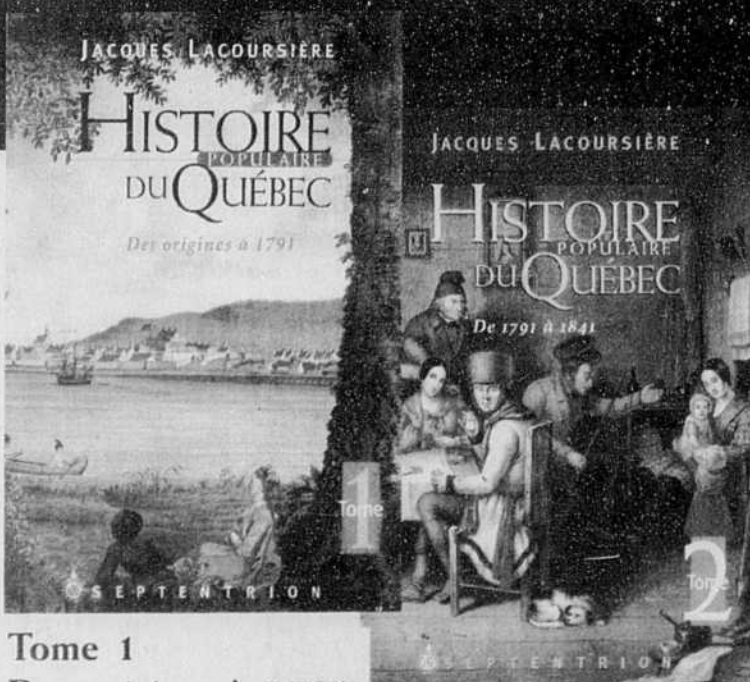
L'Académie des lettres du Québec a attribué son prix Victor-Barbeau de l'essai à Pierre Perrault pour *L'Omigmatique ou l'objectif documentaire* (L'Hexagone) et le prix Alain-Grandbois à Hélène Dorion pour son dixième recueil de poésie *Sans bord sans bout du monde* (La Différence). Chacun des prix est doté d'une bourse de 1000 \$.

## DÉJÀ PARU

MA CABANE AU QUÉBEC  
Normand Cazalais  
Éditions du Trécaré  
192 pages

«Nous sommes toujours les créatures exotiques de quelqu'un d'autre», écrit le chroniqueur touristique du *Devoir*, Normand Cazalais, dans l'introduction de ce beau livre consacré aux multiples visages de la «cabane». Depuis l'«Abitation» de Samuel de Champlain jusqu'au Seignior Club de Montebello, de la maison de colon à Bourlamaque (Abitibi) à la cabane à sucre, Normand Cazalais dresse un panorama complet de ce symbole si fort — et quasi folklorique — qu'est la cabane, l'incarnation du mariage des grands espaces et de la liberté. Du genre «table à café», l'ouvrage est enrichi de 150 photos en couleurs et 75 photos d'archives. Le cadeau idéal à offrir aux cousins français! P. C.

## JACQUES LACOURSIÈRE

HISTOIRE POPULAIRE  
DU QUÉBEC

Tome 1  
Des origines à 1791  
484 pages, 29 \$

Tome 2  
De 1791 à 1841  
448 pages, 29 \$

Une histoire  
du Québec vraiment populaire!  
Pour mieux comprendre le Québec d'aujourd'hui.

## SEPTENTRION

1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3  
Télécopieur: (418) 527-4978

## L'HISTOIRE comme un ROMAN Les ROMANS de l'HISTOIRE



Raymond Plante  
**Jacques Plante**  
Derrière le masque  
Biographie romancée  
224 p., 15,95 \$

Solitaire, contestataire,  
révolutionnaire.

XYZ  
éditeur

Anne Dandurand  
**La marquise  
ensanglantée**  
roman  
120 p., 15,95 \$

«Un polar plein d'intelligence  
et de clins d'œil au  
lecteur.»



XYZ éditeur

l'abc de la littérature

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

Concours 20<sup>e</sup> anniversaire

20 prix de \$200.00 • Certificat cadeau échangeable contre marchandise seulement

## L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD

OUVERT 7 JOURS 10h à 22h

3694 St-Denis, Montréal  
Métro Sherbrooke 849-1913

CHOIX ET QUALITÉ

713 Mont-Royal Est, Mt  
Métro Mont-Royal 523-6389TREVOR FERGUSON LA VIE  
AVENTUREUSE  
D'UN DRÔLE DE  
MOINEAU

la pleine lune

LE ROMAN  
DE L'ÉTÉ

Être conçu par un corbeau, naître dans un marécage et faire ses premiers pas dans un asile, ça démarre drôlement une vie!

592 pages - 29,95\$

« Beau, drôle, émouvant, ce roman est un chef-d'œuvre ! »

Laurent Laplante, *Parallèle*, Radio-Canada

« C'est un livre que j'ai trouvé extraordinaire !... Une écriture vraiment maîtrisée, du style, de l'humour... Un très grand écrivain ! »

Georges-Hébert Germain, *Sous la couverture*, Radio-Canada

« On l'a comparé à Irving, on pense à Dickens... Mais non, Ferguson... c'est du Ferguson ! »

Sophie Gironnay, *L'Actualité*

## LES BEST-SELLERS À LIRE CET ÉTÉ



YVES BEACHEMIN  
**LE SECOND VIOLON**

560 pages  
24,95 \$



MICHELLE LACHANCE  
**LE ROMAN DE  
JULIE PAPINEAU**

520 pages  
24,95 \$



MARC FISHER  
**LE PSYCHIATRE**

384 pages  
24,95 \$



QUÉBEC / AMÉRIQUE

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## À l'ombre de l'été



JACQUES ALLARD

LE CHEMIN DU RETOUR

Roland Bourneuf, Éditions de L'instant même, Québec, 1996, 238 pages

FRACTIONS I

Carnets, Jean Marcel, l'Hexagone, Montréal, 1996, 175 pages

**L**e premier roman de R. Bourneuf n'est guère vacancier ou estival. Mais vous aimez peut-être lire à contretemps? Après tout, hédoniste ou non, c'est souvent à l'ombre que l'on profite du soleil. Avez-vous lu *Passage de l'ombre*, son recueil de poésie (1978)? *Mémoires du demi-jour*, un premier recueil de nouvelles (1990), ou encore *Chronique des veilleurs*, le second (1994)? Ces titres pour dire le contraste, cette pénombre pour le discours plagiste de l'heure. Un peu de soleil noir, en fond de scène, pour cette dernière chronique de la saison: eh oui, *Le Chemin du retour* donne à lire les ruminations d'un sexagénaire qui s'en va, boitillant, au-devant de la mort.

Belle, l'image est aussi un peu connue, antique, pour ainsi dire. Le texte peut donc donner à l'avenant avec sa prose classique mais avec une émotion toujours fuyante, comme si la marche des phrases et du récit ne pouvait qu'être mal assurée, ainsi que l'illustrent les trois parties très inégales (72 pages puis 153 et, finalement, 14) de ce récit autobiographique. Souvent l'espace du texte dit ainsi le malaise du discours de l'ordinaire. J'y vois un peu ici le boitement du banal comme on aime à le raconter depuis au moins Musil et Camus.

J'y vois ici le boitement du banal comme on aime à le raconter depuis au moins Musil et Camus

Ouf! Un peu lourdes, peut-être, ces références, pour la chronique nostalgique de Louis-Bernard Dubuc, retraité d'origine bourgeoise, qui vit avec son chat (Ludovic) dans un modeste appartement parisien. Homme de petits métiers, il n'a jamais la pensée ou l'humour de l'homme sans qualités, quoiqu'il aime lui aussi sa sœur (Dina). Jamais la sensualité instinctive de quelque Meursault, bien qu'il se soit laissé aller, à la dérive des événements. Et il a beau se pencher sur son passé comme l'a fait Constantin-Weyer (le Goncourt «canadien» de 1928), sa chronique ne produit surtout pas un «roman de l'énergie» ou une fiction à la Jack London. En fait, elle est maintenant plutôt terne et ennuyeuse, cette image bourneuvienne de l'homme du siècle. Elles sont insuffisantes, sa médiocrité et sa grisaille, il est trop peu douloureux, son boitement. On préférera, de loin, les carences amusantes ou ridicules du récent journaliste de Beauchemin. S'il faut être un «second violon» de l'aventure contemporaine, aussi bien que ce soit drôle ou dramatique ou attachant par la pensée, son mystère (comme dans *Le Milieu du jour* d'Yvon Rivard). Il aurait donc fallu que ce boiteux soit roi, de quelque manière, au moins de quelque province... comme on pouvait le voir, il y a quelques années, dans le spectacle de Ronfard. Comme on pourra l'imaginer dans *La Chronique des veilleurs* dont j'ai déjà dit la richesse des images.

L'enfant de la Belle Époque qui fait ce «chemin du retour» lit moins que jamais son présent (celui des mouvements de 1968), tout à des paysages intimes difficiles à retrouver. Quel médiocre parcours! se dit-il à répétition (avec raison) devant le peu de souvenirs qui reviennent, du moins au commencement de son écriture. Comme l'Amérindien du mythe (auquel il ne pense d'ailleurs pas), il n'a pas voulu laisser de traces, il n'a «jamais aimé laisser quoi que ce fût derrière [lui], ni

papiers gras, ni canaris dans leur cage, ni maîtresse en attente. Pas de trace qui permet de [l']identifier, sinon de [le] confondre». Mais ce troisième fils d'une famille sans chaleur n'en finira pas moins par trouver le chemin de la rencontre finale. Il n'aura pas été celui des souvenirs si péniblement revenus mais celui de l'emploi qu'il trouve tardivement: à près de soixante-dix ans, il est devenu gardien d'un parc, un de ces «centres d'interprétation de la nature». Le monde lui appartient enfin, «sans raison, sans justification». Il est arrivé. Pour dire, de façon un peu bouddhiste, ce sont ses derniers mots: «Je crois être parvenu à ce que j'ai longtemps souhaité, du moins à être allé dans cette direction. A me rapprocher de moi-même. Je crois maintenant n'avoir plus de désir. Celui-ci, cependant. Quand viendra le moment, je voudrais que ce soit sous les arbres près du rocher, par un soleil d'après-midi. Et s'il est une autre lumière, comme un grand vent qu'elle m'enveloppe et me prenne» (page 238).

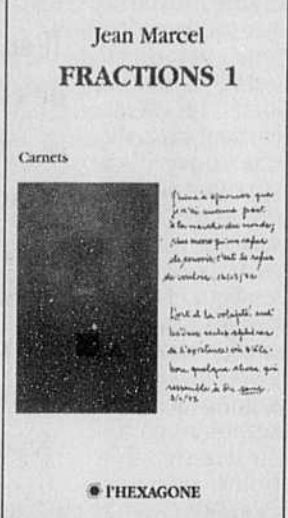
## L'hédonisme raisonné

Belles phrases, patiemment alignées sur ce *Chemin*. Mais que voilà un univers loin de l'hédonisme raisonné dont je viens de prendre connaissance dans *La Sculpture de soi*, sous-titré *La Morale esthétique* (Grasset et Fasquelle, 1993, Livre de poche). En voilà du

contraste: Michel Onfray propose, dans une perspective post-chrétienne, le modèle assez fascinant du *condottiere* de la Renaissance, Le Conducteur. Celui qui conduit sa vie selon le principe de plaisir (limité par la souffrance, la sienne ou celle de l'autre). Jean Marcel s'en rapprocherait lui qui, dans *Fractions I* comme ailleurs dans son œuvre, joue avec la pensée et la lecture, les siennes et celles des autres. Même s'il rejoint R. Bourneuf dans sa proposition fondamentale. Je le vois, en trouvant au hasard de mon grappillage: «Le bonheur n'est pas quelque chose — il est quelqu'un, la rencontre de quelqu'un, tapi aux profondeurs de chacun» (page 70).

Mais si *Le Chemin du retour* fait un projet de cette conquête intime, élémentaire, c'est la curiosité qui régit la course de Marcel, son moteur. L'auteur de *Pensées, passions et proses* (1992) pige encore ici dans son ramasse-miettes. Et parle ainsi de tout et de rien. Disserte en deux bonnes pages aussi bien sur Bangkok que sur Jacques Ferron pour nous apprendre plus loin, en quelques lignes, que le chapelet est en fait «une invention de l'islam, introduite en Europe au début du XIII<sup>e</sup> siècle par les croisés». Mon zapping m'entraîne tout à coup dans une page contre le savoir inutile (les universitaires qui publient pour publier) aussi bien que sur «Saint-Simon l'inégalable». Quoi? Comme Ethier-Blais, il admire le foinier qui fut écrivain? Horreur: il déteste Zola?

Eh! oui, mais il aime aussi le vieux Brahms, ses trios et ses quatuors des derniers temps. Et il chante béatement «l'amour flou» (oui: flou, pas fou). Salmigondis, «sparages», dites-vous, d'une langue et de l'autre? C'est qu'il s'amuse de ce qu'il sait et de ce qu'il a vécu avec certains contemporains (comme Robert Cliche et Francine McKenzie). Celui-là va plutôt souriant vers la Camarde. Sautillant: c'est léger et parfois profond. Avec des simplicités, des clichés mais aussi des formules bien ramassées. Voilà de l'ombre et de la lumière. A vous de voir, de lire, de zapper. Bon été.



## L'été SEUIL



Didier DECOIN

Sarah en quête éperdue de son amour

«Disons-le tout de suite, avec ses héros courageux, simples et fidèles, Didier Decoin est une exception dans le paysage littéraire français.»

Christian Roux, LE DEVOIR

ROMAN

400 pages — 34,95 \$



John LE CARRÉ

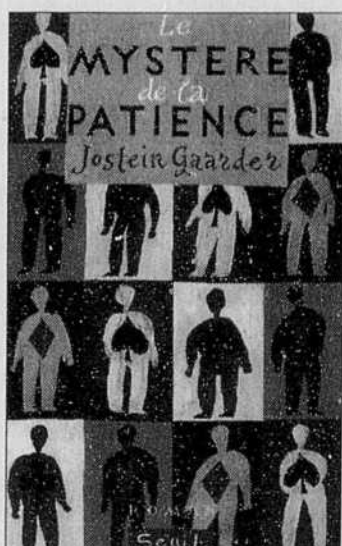
Le roman d'espionnage de l'année

«Notre jeu», c'est passionné, c'est brillant, c'est désabusé. C'est le meilleur Le Carré depuis «Un pur espion».

Trufo Misto, LE DEVOIR

ESPIONNAGE

365 pages — 29,95 \$



Jostein GAARDER

Par l'auteur du «Monde de Sophie»

Inventif, intrigant, passionnant, «Le Mystère de la patience» est aussi une initiation subtile aux grandes questions de la philosophie: «Qui sommes-nous? D'où venons-nous?»

RÉCIT

384 pages — 39,95 \$



David GUTERSON

Neiges noires...

«Ce livre sera un best-seller. Il en a toutes les qualités.»

Frédéric Vitoux, LE NOUVEL OBSERVATEUR

ROMAN

384 pages — 29,95 \$

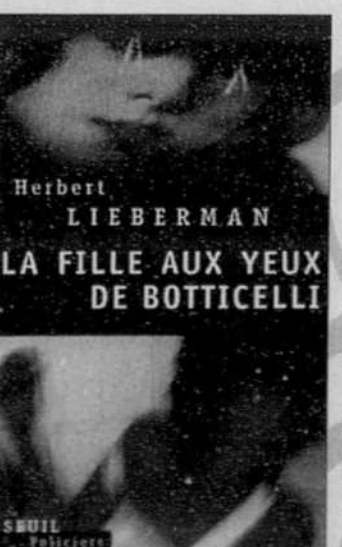


Anthony HYDE

Un univers vénéneux, excitant et terrifiant

L'auteur tisse une intrigue qui se complique à plaisir au fil des pages, à mesure que le protagoniste s'enfonce dans la boue et les splendeurs d'un passé déjà lointain. Une fois la boîte de Pandore ouverte, il n'y a plus moyen de la refermer.

POLAR — 320 pages — 27,95 \$



Herbert LIEBERMAN

«Histoires» de l'art vues par Lieberman

«Chaque parution de Lieberman marque la littérature policière d'une griffe unique. Cette fois-ci encore, l'auteur a trempé sa plume dans une encre de grand cru.»

Camille Bouchard, LE DROIT

POLAR

408 pages — 29,95 \$

Les Éditions du Seuil

SORTEZ VOS CISEAUX!

Champigny

ÉCONOMISEZ SUR LE LIVRE DE VOTRE CHOIX

Champigny

lecture d'été

COUPON-RABAIS

Ce coupon donne droit à une réduction de cinq dollars (5\$) applicable sur tout achat de plus de vingt-cinq dollars de livres, à l'exception de ceux déjà en réduction. Un seul coupon par client par visite. Nul après le 30 juin 1996

GRANDE SURFACE

4380, rue St-Denis

844-2587

Ouvert de 9h à 22h, 7 jours

Ⓜ Mi-Royal  
Ⓜ rue Drolet, via rue Mi-Royal

SUCCURSALES

371 Laurier O.

277-9912

Carrefour Angrignon

365-4432

Mail Champlain

465-2242

Centre Laval

688-5422

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Un rare premier roman

LE VENTRE EN TÊTE  
Marie Auger, XYZ éditeur,  
Montréal, 1996, 175 pages

JULIE SERGENT

Marie Auger est folle, et c'est tant mieux.

Qu'on se le tienne pour dit avant de plonger dans *Le Ventre en tête*, cette histoire signée de son nom dans laquelle elle relate ses multiples tentatives, abracadabrantes et désespérées, de réaliser son rêve d'avoir un enfant.

Car elle est folle raide. Pas de cette folie douce, qu'on admire chez le commun des mortels. De cette folie pure, qui fait les plus fous.

Marie Auger aime à croire, par exemple, qu'elle est un autobus, pour mieux transporter quelqu'un. Mais elle est plus grosse encore. Elle est un véritable bulldozer verbal qui s'élance tous azimuts des premières pages de son autobiographie. Et c'est dans la tranchée totalement zigzagante qu'elle laisse derrière elle que le lecteur doit accepter de se perdre pour l'aimer.

Ce n'est pas là une tâche facile, évidemment, car toute la couverture qui s'est abattue sur *Le Ventre en tête* depuis sa sortie favorise plutôt une lecture tendue.

Voilà que l'on cherche sans arrêt, malgré soi, derrière la façade de la narratrice, Marie Auger, la présence de l'auteur véritable: un jeune homme de 31 ans qui a calqué ce nom de plume sur son nom véritable, Mario G. (pour Girard). Voilà que l'on surveille la véracité de tout ce qui a été dit. Que l'on cherche Ducharme. Que l'on se met à compter les jeux de mots, et c'est vrai qu'il y en a des tonnes. Que l'on cherche le sexe, et qu'on le trouve vite. Que l'on attend impatientement la passe de l'éventrement de la femme enceinte, parce qu'on sait d'avance que ça s'en vient (et ce n'est franchement qu'un tout petit morceau du texte: pas la peine d'en parler).

## Intérêt mérité

Et pourtant, *Le Ventre en tête* mérite l'intérêt qu'il suscite pour bien d'autres raisons. Pour ce personnage narrateur qu'est Marie Auger, d'abord, qui, dans ses actions comme dans son discours, nous donne l'impression pointue de côtoyer une psychotique pendant quelques heures.

Voyez. Terrée dans le garage d'un hôtel où elle est femme de ménage pour rien, puisque personne n'y vient jamais, Marie Auger tente d'abord d'apaiser son «ventre qui crie famille» en se fabriquant un œuf, en béton, qu'elle ira promener au parc dans une poussette bringué-balante. Mais les autres mamans ne seront pas dupes, qui fuiront à l'approche de cette détraquée et de son

fardeau dans le landau. Et voilà Marie forcée de raffiner ses techniques de procréation. Elle apprend alors le métier de pute, confiante, on le serait à moins, dans le fait qu'au moins un spermatozoïde de sa clientèle trouvera gamète preneuse. «Je trouble la paix publique avec ma plaie publique», s'enthardit-elle.

Manque de pot. Contre toute attente, c'est l'amour que rencontre Marie, en la personne de Joseph, qui ne veut absolument rien savoir. Écœurée, la belle met illico une croix sur la baïse. «Je me masturbe jusqu'à ce que vie s'ensuive», annonce-t-elle subitement, ce qui ne risque pas de faire des enfants savoir. Idem quand elle enfonce la bite tranchée de Joseph dans son vagin, ou quand elle «fait l'arbre», transformant son sexe en nid en collant sur ses poils de la poussière d'aspirateur qui ne trompe aucun oiseau...

## Une affaire d'identité

De toute façon, la lumière se fait peu à peu au cours de son monologue débile: Marie Auger n'est pas en souffrance d'un bébé, n'importe lequel, autant qu'elle est en souffrance d'elle-même. C'est son identité à elle qui lui échappe complètement — «Mon cordon ombilical a été pour moi la corde raide de laquelle je suis tombée dans le vide», dit-elle —, et dont elle n'a de cesse de rêver qu'elle est pleine.

Étirerait-on indument la saucisse en suggérant que c'est toute la question de l'identité véritable de l'auteur qui transpire également ici? Une chose est sûre: ce double discours, sur l'identité vacillante et sur le problème de l'enfantement, n'est pas sans rappeler un des produits de ce grand amateur de pseudonymes qu'était Romain Gary, *Pseudo*, dont *Le ventre en tête* semble souvent porter la marque («Chaque fois que je veux mourir, écrit Marie Auger, la Croix-Rouge se pointe»; «Chaque fois qu'un jour nouveau se pointe, écrit Ajar, j'ouvre la fenêtre et j'appelle au secours. Je saute sur le téléphone, j'appelle la Croix-Rouge». Il y a des similarités...)

Mario Girard a écrit un premier roman comme il en a écrit très rarement sur les tablettes (sauf du côté psy de la bibliothèque!). Sauté. Brillant. Un fouillis parfois incompréhensible. Un ramassis de jeux de mots dont certains semblent sortis tout droit d'un postillon de monarque saoul («Je fais l'amour comme une lumière verte, sans arrêt je veux dire»), et d'autres de la tête d'un génie de la folie, la plume directement branchée sur l'inconscient: «Je n'écris pas, je grave. Je pèse mes mots, ça prend tout son sens quand j'écris. Je pèse toujours très fort en écrivant».

C'est tout un bébé qu'il nous a fait là.



En page couverture du roman de Marie Auger, une reproduction de *La Madone*, œuvre de Edvard Munch.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

## Questions de culture et d'atmosphère

LA NEIGE TOMBAIT SUR LES CÈDRES  
David Guterson, traduit de l'américain par Claude et Jean Demanueli  
Seuil, Paris, 1996, 382 pages

Avec *La neige tombait sur les cèdres*, David Guterson est entré dans la catégorie des découvertes bien planifiées par des maisons littéraires américaines avides d'écrivains nouveaux, capables d'allier matière romanesque imposante et capacité de vente élevée. Il y a trois ou quatre ans, c'était Donna Tartt qui caracolait de la sorte en tête des best-sellers. L'année dernière, c'était au tour de Guterson, avec le roman de multiples procès: celui d'un meurtrier présumé, celui d'une société insulaire, celui de la guerre aux noirs lendaimes, celui des préjugés, racistes et autres, qui ont le don de revenir à la surface des hommes quand on a le moins besoin d'eux.

Le procès du centre, celui qui entraîne tous les autres, c'est celui de Kabuo Miyamoto, pêcheur de la petite île imaginaire de San Piedro, dans ces chapelets insulaires qui entourent la frontière canado-américaine. À l'automne 1954, le voici accusé du meurtre de Carl Heine, également pêcheur, retrouvé accroché à son filet de pêche avec une blessure à la tête qui rappelle fortement à un médecin légiste mal revenu de la Deuxième Guerre mondiale celles laissées par les soldats japonais adeptes du kendo.

Déporté avec tous les autres nippon-américains au début de la guerre, Miyamoto était allé combattre les Allemands pour sauver son honneur devant Oncle Sam, tandis que son germanique ami d'enfance Carl Heine allait, lui, se battre contre des Japonais ennemis du même Oncle. En plus de l'habileté de Kabuo au kendo, une histoire de terres volées par la famille Heine aux Miyamoto pendant la déportation de ceux-ci vient le pointer du doigt, Kabuo restant hanté par l'idée de remettre la main sur le bien de la famille.

Pendant qu'un blizzard enveloppe graduellement l'île, le procès avance, remettant au jour les cicatrices nombreuses laissées entre Japonais et Blancs. C'est alors qu'on retrouve Ishmael Chambers, journaliste et fils d'un défenseur acharné des droits des nippon-américains, qui se trouve dans une situation ambiguë, lui qui a perdu son bras sur l'atoll de Tarawa et qui se prend à en vouloir aux «sales Japs», tout en se remémorant son amour pour Hatsue, devenue par les divisions de la guerre, l'épouse de Kabuo.

Pour bien présenter tous les enjeux de l'histoire et mesurer le fonds social où elle prend prise, Guterson utilise une masse de descriptions et de récits secondaires qui viennent rendre compte de la cohabitation complexe et inégalement heureuse entre deux communautés, tant par des individus que par les mouvements collectifs. L'intrigue judiciaire agit en fait comme révélateur d'une situation rapportée avec nuances et compassion par l'auteur.

Aussi justes et éclairantes que puissent être certaines descriptions, l'accumulation de ce procédé de narration par esquisses de personnages et de lieux finit par être bien lassan-

te. Passé la page 300, Guterson s'y met encore parfois, plantant tardivement un décor ou esquissant un personnage à un moment où l'on est beaucoup plus impatient d'arriver à la résolution — mesurée et ironique — d'une intrigue bien montée. Pour cette raison, c'est un livre qui se lit quand on n'est pas pressé. Quand on est en vacances, par exemple. Tiens, justement...

Rény Charest

LES YEUX BANDÉS  
Siri Hustvedt, Babel, 1996,  
281 pages

Siri Hustvedt est la femme de Paul Auster et, disons-le tout de suite, *Les Yeux bandés* est une œuvre très... austérienne de par le style et les thèmes qui y sont abordés. L'action se déroule à New York, la narratrice, prénommée Iris (Siri à l'envers), vit dans la déche en étudiant la littérature anglaise et fait la rencontre de personnages étranges tout en se questionnant sur sa propre identité.

Il se dégage de ce roman une atmosphère un peu trouble, un charme un peu vénérable, qui contribue à créer chez le lecteur une attente vague de l'événement clef qui saura mettre au jour les motivations et la personnalité réelle des protagonistes. Mais rien ne survient, New York et Iris poursuivent leur chemin dans une brume d'irréalité alors que nous prenons conscience que nous n'arrivons jamais qu'à errer aux alentours de l'inexprimable.

Bien que cela fasse penser irrémédiablement aux romans de Paul Auster, le livre de Siri Hustvedt n'est pas sans qualités: Iris, rongée d'incertitudes face à tout et surtout à elle-même, force la sympathie du lecteur surtout s'il s'est retrouvé un jour lui-même étudiant et paumé dans une ville à apprivoiser. Les rencontres de hasard qui surviennent possèdent les fugaces qualités propres à ces conversations engagées avec des inconnus et qui semblent contenir des significations cachées, des codes secrets qu'il ne reste qu'à déchiffrer pour avoir accès à la connaissance ultime. Tout est nuancé dans ce livre écrit d'une plume à la fois légère et grave. Les coïncidences s'y bousculent, les événements ne surviennent pas, les gens ne disent pas ce que l'on attend d'eux, tout se retrouve toujours à côté ou au-delà de ce qui aurait été prévu normalement. Si madame Hustvedt a suivi les conseils de son écrivain de mari pour tisser une intrigue faite de fils ténus mais solides, on ne peut pas lui en tenir rigueur.

Mais peut-être aussi sont-ils ensemble parce qu'ils ont, en plus de bien des affinités, celle d'une écriture semblable et une façon similaire de raconter des histoires.

*Marie-Claire Girard*

Il se dégage de ce roman une atmosphère un peu trouble, un charme un peu vénérable

POÉSIE

## En traversant l'été

DAVID CANTIN

Pour cette dernière chronique, je souhaite faire quelques suggestions, bien personnelles, pour la période estivale.

ANTHOLOGIE PERSONNELLE  
Nikolai Kantchev, poésie traduite du bulgare par l'auteur — adaptation de Marie-Claude et Kenneth White,  
Actes Sud, Paris, 1994, 120 pages

Né en Bulgarie en 1936, Nikolai Kantchev me surprend sans cesse par sa vision tout à fait authentique du monde. Ces poèmes choisis m'entraînent dans une atmosphère onirique, digne d'une intuition visionnaire des plus profondes. L'art de Kantchev révèle un instinct très métaphysique qui célèbre le dialogue incessant entre l'homme et l'univers qu'il habite; «Les ailes de l'homme ont disparu. / Pourtant, il bouge les épaules, il sent, / que la sueur sous ses aisselles a une odeur d'oiseau. / Mais n'y pensez pas — restez sur terre! ». À découvrir aussi de cet auteur, *Comme un grain de séné* (Actes Sud, 1987).

LA FRAICHE ÉVIDENCE  
Dominique Sampiero, Éditions Lettres Vives, Paris, 1995, 56 pages

Je considère la voix de Dominique Sampiero comme l'une des plus attachantes de la poésie française contemporaine. Ses petits recueils débordent de trouvailles et d'inventions. Il s'y exprime un désir d'atteindre une joie pure, une sérénité au-delà de l'in-

quiétude quotidienne. Les proses poétiques de *La Fraîche Évidence* remettent en question la fragilité de l'instant qui passe, mais ne demeurent pas. Le jour n'est plus exactement le même au bout de cette «traversée sensible», pour reprendre l'expression du poète Bernard Noël; «Au début, il y a une sorte d'anéantissement. Tout s'effondre à l'intérieur. Et rien. C'est encore à cause de la lumière. L'arbre a perdu son nom, il est l'embrasement, le cercle, l'ombre réfugiée sous les pierres, une phrase qui attend le feu.»

DIEU D'OMBRE

Roger Munier, Arfuyen/Le Noroît,  
Paris/Montréal, 1996, 64 pages

Se situant à la frontière de la poésie et de la philosophie, les aphorismes de Roger Munier naissent d'une longue méditation intérieure. Imbibée d'une exigence spirituelle indéniable, ces réflexions communiquent une richesse de la pensée qui provient, à la fois, des traditions bouddhistes et chrétiennes. Comme l'indique le titre, Dieu est au centre de cette parole qui provient de l'illumination de l'âme humaine: «On ne sait pas le fond de Dieu — comme on ne sait pas celui des choses. Dieu n'a pas de sens dernier, s'il est Dieu. Par reflet, le monde n'en a pas non plus. Le défaut du sens dernier est divin». Un livre majeur à placer aux côtés des *Fragments verticaux* de Roberto Juarroz (José Corti/Le Noroît, 1994) et des *Théorèmes poétiques* de Basarab Nicolescu (Éditions du Rocher, 1994).

## L'observateur

LOUISE LEDUC  
LE DEVOIR

Ceux qui connaissent un tant soit peu Gilles Archambault savent que c'est un grand timide. À l'émission *CBF-Bonjour*, à l'heure de ses chroniques matinales, il est pourtant capable des plus grandes confidences et des plus grands aveux. Édité chez Boréal et lus d'une traite, ces 73 courts textes du critique du *Devoir* révèlent un homme très amoureux de la vie et, l'un ne va pas sans l'autre, hanté par sa propre mort.

En fin observateur du quotidien, Gilles Archambault a le don de dénicher des points de départ savoureux à ses chroniques: un cours de «stratégie amoureuse», un petit dépliant sur l'art de nouer les cravates, un restaurant parmi tant d'autres où l'on n'est pas capable de distinguer par une pancarte claire les toilettes pour hommes des toilettes pour femmes.

Gilles Archambault sait aussi rire de lui, de sa vieille canadienne, de ses cols roulés. Capable, aussi, de grandes colères contre le commis du nettoyeur à sec refusant de s'adresser à lui en français, capable de flèches empoisonnées contre notre Mordecai national par exemple: «Si j'étais toi, je me contenterais de vivre sur ma réputation.»

Ces pages révèlent aussi un être facilement attendri devant les petits

moments de grâce qu'offre le quotidien. Combien, comme lui, songeraient à compter les baisers échangés par les couples devant le métro où l'homme dépose sa conjointe («rien n'avait donc changé, le mari laissait sa compagne au métro et allait conquérir le monde»)? Sur les 74 couples observés, 68 se sont fait la bise avant de se quitter, a-t-il compté, «des baisers de tous les genres, des appuyés, des furtifs, des chastes, des routiniers», puis, un long baiser, si long qu'il a fait klaxonner les automobilistes qui suivaient. «Mes deux amoureux, après s'être étreints plus longtemps encore, repartirent ensemble. Ils n'avaient voulu que s'embrasser devant une station de métro.»

Entre d'aussi doux moments, d'aussi joyeux clins d'œil du quotidien, la nostalgie gagne M. Archambault. «Combien de temps encore? Il m'a fallu pas mal de temps pour apprendre à apprivoiser la vie. Il ne se passe pas une journée sans que je déplore de devoir un jour la quitter.» De fait, rares sont les chroniques où n'est pas évoquée cette mort inévitable.

Ce troisième recueil de nouvelles est le dernier que nous offre Gilles Archambault, qui fera cependant paraître un roman à l'automne.

DERNIÈRES CHRONIQUES MATINALES

Gilles Archambault  
Boréal, collection *Papiers collés*,  
Montréal, 163 pages

Des lectures intelligentes en toute saison

En poche à compter de 6,95\$...

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

YVES THÉRIAULT  
L'ÎLE INTROUVABLE



NOUVEAUTÉS DU PRINTEMPS

FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU  
HISTOIRE DU CANADA

Discours préliminaire Livres 1 et 2



SCIENCE HUMAINES BQ



JULES FOURNIER  
MON ENCRIER

Textes sur la politique et la littérature

Chien d'été par Jean-François Nadeau



SCIENCE HUMAINES BQ



CLAUDE MORIN  
PROFESSION: REPORTER

De plus en plus, l'information fait tourner le monde dans lequel nous vivons et la profession de journaliste est au cœur des événements.

Venant d'horizons très divers, et ayant travaillé aux quatre coins du monde, une trentaine de journalistes, parmi les plus chevronnés, livrent dans cet ouvrage leurs secrets, leurs jeux de ficelles, leurs bons et moins bons coups, en un mot, leur passion du métier.

Volume de 168 pages — 19,95 \$

En vente dès cette semaine

FIDES

## LIVRES

LE FEUILLETON

## Ils regardent la vie

JEAN-PIERRE DENIS

LES CRÉATURES DE LA TERRE

John McGahern

Albin Michel, 1996, 162 pages

LE PORNOGRAPHE

John McGahern

Albin Michel, 1996, 410 pages

LOUÉS SOIENT NOS SEIGNEURS

Régis Debray

Gallimard, 1996, 592 pages

DEMAIN, DANS LE BATAILLON,

PENSE À MOI

Javier Marias

Payot &amp; Rivages, 1996, 351 pages

Comme un écho  
de l'obscurité...

Pour ceux et celles qui ne connaissent pas encore John McGahern, ce grand écrivain qui, à soixante-deux ans, est déjà considéré comme un classique parmi les écrivains irlandais, je vous convie fortement à vous laisser découvrir par son écriture, simple et essentielle. À l'opposé de Joyce, son compatriote, McGahern n'est pas l'écrivain d'un temps et d'un espace aux dimensions cosmiques; on le dirait plutôt l'interprète discret des mouvements profonds du cœur lorsque celui-ci — comme dans la nouvelle *Le Directeur de la laiterie* —, découvrant «le mal, et autour du mal un stupide rire sans cœur qui [est] comme un écho de l'obscurité», peut se dire: «Et pourtant ce que [je voulais], c'était l'amour.»

Dans ce recueil de trois nouvelles auquel la première, inédite en français, a donné le titre, il ne se passe pas grand-chose d'héroïque. La mort naturelle d'un mari, puis d'un chat que de jeunes désœuvrés noient cruellement dans la mer; l'emprisonnement d'un directeur de laiterie qui «toute sa vie [...] avait eu la faiblesse de vouloir être agréable aux autres et de chercher à leur faire plaisir»; enfin, la mort d'un oncle qui que ses neveux redécouvrent lors de son enterrement. Rien d'héroïque donc, mais ô combien de talent dans l'art de raconter, d'utiliser la litote (l'art de faire plus avec moins), de ramasser le texte autour d'une écriture qui, malgré l'obscurité à laquelle elle est chevelée, demeure comme transparente, lucide, radieuse.

Il y a, si je puis dire, quelque chose de féminin chez McGahern que je comparerais volontiers à Katherine Mansfield, cette écrivaine néo-zélandaise qui savait si bien raconter la cruauté, l'absence de cœur ou les petits maux de la vie, avec des mots qui n'accusaient personne, qui révélaient simplement les grandes évidences de l'existence: l'incompréhension, la solitude, la mort, la sécheresse d'un cœur qui n'a pas été éprouvé et ne se connaît donc pas. Et si vous voulez connaître un peu plus cet écrivain qui va toujours à l'essentiel, profitez aussi de la réédition, toujours chez Albin Michel, de son roman *Le Pornographe*. On y raconte l'histoire d'un poète raté qui écrit des récits pornographiques pour gagner sa vie. Ce qui, en raccourci, dépeint assez bien la condition de tant de nos soi-disant écrivains en ces temps de disette et d'amollissement général de la conscience, où l'écran malingre de la télévision tient désormais lieu de livre de la postérité...



## Le roman de l'Histoire

Il y a des vies tissées comme des romans, qui portent en soi une part d'illumination qui éclaire la vie elle-même et le sens de l'histoire des hommes. C'est le cas de celle de Régis Debray qui, très tôt, s'est découvert une vocation, une véritable mission: «Être compagnon de la Libération ou rien.» A partir d'un hasard — la lecture, par Che Guevara, d'un article qu'il avait fait paraître dans *Les Temps modernes* —, il connaît à vingt-cinq ans la gloire d'être appelé par Fidel Castro afin de participer à la révolution internationale qui se prépare. Envoyé par Castro en Bolivie pour préparer la venue du Che, il est bientôt capturé et emprisonné. À sa sortie de prison, en 1971, c'est en tant qu'ancien compagnon de Guevara que Salvador Allende le recueille. Enfin, c'est comme porteur d'un message d'Allende qu'il fait la connaissance de Mitterrand en 1972. Ce dernier ne l'aura pas oublié puisqu'au moment où il forme son gouvernement, en 1981, il lui confie le titre de conseiller politique...

Vous comprenez mieux pourquoi ce livre, qui tient à la fois de l'essai, des mémoires et des confessions, puisse prendre place dans ce feuilleton réservé généralement aux romans étrangers. C'est que nous sommes devant un livre d'exception qui nous fait comprendre tout ce que l'Histoire peut contenir de romanesque pour un être qui, comme Régis Debray, ne se reconnaît que dans la révolte et les causes qui concernent l'humanité tout entière. Est-ce à dire que Debray n'aura été que l'un de ces «égares» du marxisme-léninisme dont il est si facile aujourd'hui de se moquer, pour nous qui sommes revenus de toutes les utopies et ne croyons plus en la puissance du politique, encore moins de la pensée? Détrompez-vous. Debray se montre ici d'une extrême lucidité envers lui-même: «Ni enrôlé ni enjôlé, une moitié de moi-même a blousé l'autre, volonté de puissance contre volonté de savoir.» Ce qu'il nous livre n'est ni un portrait attendri ni une autocritique mortifère. Il a plus de panache que cela! Ce livre combine à la fois le style des grands mémorialistes (cardinal de Retz) et des écrivains qui comptent, comme le Flaubert de *L'Éducation sentimentale* à qui il emprunte en partie son sous-titre *Une éducation politique*.

Outre de nous faire traverser un demi-siècle de politique et d'errances, ce qui rend encore plus nécessaire ce livre, c'est la force de son

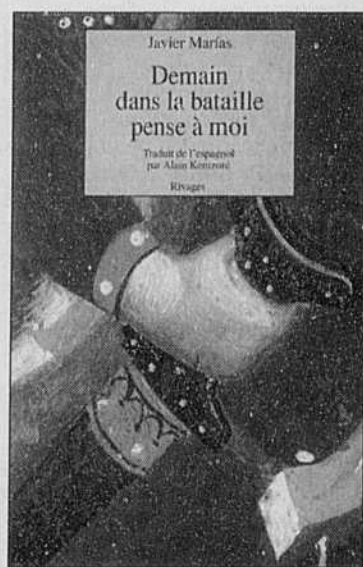
écriture, son style, précis et magnétique: «L'adolescent se voit agir, prend la pose dans un miroir, que l'action vient briser comme un éclat de rire.» Ce qui s'accorde bien avec cet autre passage: «Quand je suis arrivé dans mon siècle, on rangeait les chaises pliantes, les invités intéressants s'éclipsaient, le menu fretin s'acharnant sur des petits fours racornis.» Allez donc savoir pourquoi tant de jeunes, aujourd'hui, tentent de «conjurier cette impression obscure de parodie» quand ils constatent les miettes qu'on leur a laissées?...

## Dans les bras d'une morte...

«Qui parle de moi ne me connaît, mais ce faisant me calomnie; qui me connaît se tait, et se taisant ne me défend; ainsi, tous disent du mal de moi, jusqu'à me rencontrer, mais alors ils reposent, et me sauvent, bien que jamais je ne repose.»

Qui parle ainsi, en cette poésie aussi rigide que compassée? La mort, bien sûr, la mort qui toujours a le dernier mot. Le premier mot, lui, appartient au narrateur qui se retrouve, avant même de pouvoir reprendre ses esprits, dans les bras d'une morte au moment où ils s'apprêtaient tous deux à tromper le mari parti en voyage d'affaires à Londres. Survenue en quelques minutes, des suites d'un malaise que rien n'explique, cette mort va mettre en branle toute une machinerie mentale. Le narrateur (Victor Francès), telle une ombre ballottée par les événements, va progressivement s'immiscer dans la vie de ce couple et de l'ensemble de leurs connaissances, tentant de remplir la place de ce «personne» qu'il occupait au début (il avait fuit en catimini le lieu de ce non-crime).

Ce qui servira de prétexte à l'écrivain Javier Marias pour conforter la position d'un narrateur qui dit «je» et doit donc, n'étant pas omniscient, entrer dans la trame même de l'histoire s'il veut pouvoir nous la raconter. Voyez le malin génie de l'auteur! C'est déjà là une preuve de son habileté et de son imagination romanesque. Mais ce qui intéresse peut-être le plus, c'est encore cet incroyablement regard sur la vie qu'il nous propose, les multiples points de vues qui se croisent, se chevauchent, supputent, se trompent et, finalement, se justifient... car «chacun comprend ce qu'il veut et se fait sa propre histoire, il n'y en a pas deux pareilles même si c'est la même qu'ils vivent tous les deux».



## L'été Robert Laffont

Léger étonnement  
avant le saut  
Robert Laffont

Cet ouvrage — qui reflète à chaque page la passion de Robert Laffont pour le livre et la lecture — est le témoignage d'un homme qui n'a jamais cessé d'être curieux, un homme passionné par notre univers, ses bonheurs, ses contradictions et ses mystères.

La terre de Caïn  
Laurence Ink

«On dirait du Giono, parfois, par fulgurances.»  
Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

«Un superbe roman d'aventure, sous-tendu par une réflexion intéressante sur la liberté et la destinée.»  
Claude Mourthé, *Magazine Littéraire*

CATHERINE BENSÂID  
HISTOIRES D'AMOURS,  
HISTOIRE D'AIMER

De l'autre rêvé  
au bonheur partagé

RÉPONSES / ROBERT LAFFONT

Histoires d'amours,  
histoire d'aimer  
Catherine Bensaïd

Quand l'amour va, tout va. Catherine Bensaïd, auteur de *Aime-toi, la vie t'aimera* explore avec nuance et sensibilité les pièges et les enjeux de la quête du bonheur.

## Mort en lisière

Margaret Atwood



Margaret  
Atwood  
Mort  
en lisière



Nouvelles traduites de l'anglais

Pavillons  
Robert Laffont

Dix récits, pleins comme de longs romans, dans lesquels on retrouve l'acuité et la lucidité de l'auteur de *La voleuse d'hommes*.

## MOI, PHOOLAN DEVI

Moi, Phoolan Devi,  
reine des bandits  
Phoolan Devi

Née intouchable, mariée à onze ans, violée, battue et laissée pour morte, Phoolan Devi se révolte et contre attaque. Après des années de prison, elle est aujourd'hui libre et vient d'être élue député aux dernières élections en Inde. Voici son histoire.

Bellarmine

EKNATH EASWARAN  
MÉDITATION

Un programme en huit points  
pour donner un sens à sa vie



BELLARMIN

EKNATH EASWARAN  
MÉDITATION

UN PROGRAMME EN HUIT POINTS POUR DONNER UN SENS À SA VIE

Enfin traduit en français

Simple et accessible, cette méthode de méditation élaborée par Eknath Easwaran a déjà transformé la vie de milliers de personnes. Ce mode de méditation tient son succès à ce qu'il s'adapte au rythme de vie et aux réalités de la société contemporaine.

Volume de 240 pages — 19,95 \$

En vente dès cette semaine

## LIVRES

ART QUÉBÉCOIS

## Documentation d'un mythe

RIOPELLE  
Hélène de Billy  
Art Global, Montréal  
354 pages

JENNIFER COUËLLE

Dans une entrevue accordée au *Devoir* peu de temps avant le lancement, au mois d'avril dernier, de sa biographie sur l'artiste Jean-Paul Riopelle, la journaliste Hélène de Billy disait espérer que son ouvrage puisse aiguïser notre conscience de l'importance de l'artiste comme de l'homme. Pour peu que cette importance se mesure à la présence quasi aveuglante de notre joueur étoilé de l'art moderne à travers les quelque trois cent cinquante pages noircies ici en son honneur, de Billy aura mené à bien son objectif. Car tout le sérieux de cette énergique entreprise à la Sherlock Holmes, tricotée de citations et d'anecdotes cueillies sur deux continents et dans quantité de documents, n'a pas empêché la biographe d'endosser son sujet dans toute son extravagance.

Le genre d'extravagance qui se prête tout naturellement à la romance. Et si Riopelle se garde le plus souvent d'y glisser, vu l'enchaînement rapide, systématique et quel que peu saccadé de propos toujours nouveaux, sa lecture de longue haleine se fait légère. Un peu comme un article de présentation format fleuve. Fichtrement bien documenté, n'empêche. Cela constitue d'ailleurs à la fois la force et la faiblesse de cette première (!) biographie sur Jean-Paul Riopelle. Là où la perspective sociohistorique et la réflexion critique se font timides, l'information,



PHOTO ROBERT DOISNEAU

Jean-Paul Riopelle, photographié en 1956 devant le tableau intitulé *Pavane*, appartenant au Musée des beaux-arts du Canada.

Les anecdotes, elles, déferlent. Et toutes ne reviennent pas quatre fois sur le penchant apparemment insatiable de l'artiste pour l'éternelle et lassante triade des femmes, du vin et des voitures «m'as-tu-vu».

Il n'est pas dit que la mise au jour, par exemple, des rapports difficiles entre Riopelle classé «too French» et l'École de New York, des liens entre André Breton, Samuel Beckett, Georges Bataille, le *all-over* avant la lettre des *Nymphéas* de Monet et le peintre canadien du Paris d'après-guerre, où ce dernier s'est longtemps exilé, n'élucident pas notre compréhension du plus illustre élève de Paul-Émile Bor-

duas et de son époque. Même dit en passant, il est intéressant de se faire rappeler que si la France comptait près de trois cents Américains venus «peindre ou sculpter sur les rives de la Seine» à la fin des années 1940 et au début des années 1950, c'est que les anciennes troupes de Roosevelt ont eu droit à la bourse d'études du *GI Bill*. Parmi ceux-là figure le peintre Sam Francis avec qui Riopelle s'est lié.

En mille et cent très brefs paragraphes, donc, on assiste à la naissance, à la célébration et au vieillissement d'un mythe bien réel. Depuis sa petite enfance sur la rue de Lorimier à ses méditations dans les files du Saint-Laurent, avec un épisode automatisé, une signature au bas du manifeste *Refus global*, un long détour par la France et quelques sauts aux États-Unis, Riopelle chemine ici à travers de multiples témoignages de proches ou de connaissances, à travers la part inévitable d'interprétation qui revient à l'auteur et quelques fois par sa parole propre. En comparaison avec sa vie affective — notamment la passion éprouvante qu'il a partagée pendant plus de vingt ans avec la peintre américaine Joan Mitchell —, il sera peu question de son art que de Billy qualifie invariablement de «merveilleux» ou «remarquable». Et de ce parti pris pour l'homme, ou de l'artiste à l'image de son destin, la biographe nous en informe dans les premières pages de cet ouvrage qui saura plaire aux spécialistes en vacances comme à qui voudra se frotter de près aux remous du plus grand *success story* de l'art québécois jusqu'à ce jour.

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Pourquoi le Mississippi brûle toujours



ROBERT SALETTI

LES FONDEMENTS

BIOLOGIQUES DE LA MORALE  
Claude Lagadec, *Les Herbes rouges*, collection Essais, 1996, 216 pages

C'est un livre qui pourrait faire beaucoup de bruit, mais on lit peu les philosophes. C'est en un sens un livre-choc puisqu'il critique les sciences sociales en leur opposant la biologie évolutionniste, une approche qui ne fait pas l'unanimité (c'est un euphémisme). Mais la scène éditoriale québécoise, très portée sur la manière pamphlétaire depuis quelque temps, digère parfois mal les ouvrages de réflexion générale. *Les Fondements biologiques de la morale* est un livre provocant car son objectif avoué est d'asseoir les grands problèmes moraux de l'Occident, notamment le sexisme, le racisme et l'ethnocentrisme, sur une base scientifique. Au moment où chez nos voisins du sud le Mississippi et ses églises se remettent à brûler, la question prend un relief inattendu.

Prof de philo à l'Université de Montréal, Claude Lagadec s'est fait remarquer au début des années

leurs voisins, lesquels, en général, ont été choisis précisément pour cette raison». Les chantages inconditionnels et sans nuances des grandes libertés individuelles devront ici repasser, l'essayiste ne mange pas de ce pain-là.

## L'échec des sciences sociales

Le point de départ de la recherche est épistémologique. Claude Lagadec postule que les sciences sociales n'ont jamais pu mener à terme leur projet de devenir «morale neutre» ou *value-free* comme disent les Américains. Personne, y compris les philosophes, ne serait aujourd'hui en mesure de décrire en termes objectifs ce que sont au juste nos valeurs. L'usage de termes à prétention universaliste comme égalité, liberté ou justice doit être relativisé. Ainsi, pour les concepteurs de la Déclaration américaine d'indépendance, tous les hommes étaient égaux mais les Noirs n'étaient pas des hommes. De même, il est difficile de ne pas voir le gouffre des valeurs qui divise l'Occident et les pays de tradition islamique pour lesquels la notion même de sujet individuel fait problème.

Pour Claude Lagadec, ce constat d'échec des sciences sociales ne signifie pas que l'on doit renoncer à fonder une morale vraiment universelle mais simplement que l'on doit refaire l'exercice sur une base plus scientifique, en l'occurrence biologique. La morale, nous a enseigné Nietzsche, est contrainte, elle est une force qui nous oblige. Reprenant en partie les théories de Darwin et de la sociobiologie, Lagadec distingue alors deux types de

«La plupart de gens la plupart du temps pensent et agissent comme leurs voisins»

contrainte. Il y a les contraintes primaires, essentiellement liées à l'évolution. Ces contraintes naissent de la nécessité (écologique, au sens strict) pour l'espèce humaine de s'ajuster aux ressources terrestres disponibles. On mesurera la portée de cette contrainte au fait que la population du globe croît actuellement à un rythme effréné. La solution ne réside pas dans un contrôle des naissances à grande échelle mais plutôt dans l'admission que des phénomènes comme l'ethnocentrisme et la xénophobie font partie du bagage évolutionniste de l'humanité. Les valeurs morales ne sont plus, de ce point de vue, que des contraintes secondaires propres aux cultures et sociétés qui se partagent plus ou moins belliqueusement le globe. Ce qu'il faut comprendre en définitive, c'est que les Occidentaux se trompent sur la nature de ce qui est universel et, ce faisant, refoulent le fait biologique fondamental que l'évolution est opportuniste et sans but précis.

La majeure partie de ce que notre société contient de sociologues et d'anthropologues trouvera dans ce raisonnement ample matière à discussion, sinon à réfutation. Je dirais simplement ceci: *Les Fondements biologiques de la morale* est un essai rigoureux et audacieux qui ne cache pas ses affiliations et qui traite le lecteur avec intelligence. A preuve, peut-être, cet aphorisme tout ce qu'il y a de plus nietzschéen: «La pensée du troupeau se reconnaît à ceci qu'elle me prive de ma dignité. Ma dignité, c'est l'honneur pour l'animal que je suis d'être l'homme que je suis.»

VITRINE DU LIVRE ÉDUCATION

## Les passages de l'enfance

LOUISE JULIEN

L'AUTONOMIE HUMAINE  
UNE VICTOIRE SUR L'ORGANISME  
Jocelyne Morin et Jean-Claude Brief,  
Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1995, 214 pages

Quels sont les passages de l'enfance qui favorisent l'autonomie? Les auteurs, professeurs au département des sciences de l'éducation de l'UQAM, rappellent les écrits, entre autres, de Dewey, Wallon et Piaget et, en même temps, les modalités de l'autonomie qui sont fonctionnelles, cognitives et sociales (page 45). C'est ainsi que l'enfant, voulant se débrouiller seul et être fonctionnel, apprend à marcher, à parler, à manger, à s'habiller, etc.; les modalités cognitives de l'autonomie vont de pair avec les intérêts pédagogiques et l'apprentissage; quant aux modalités sociales, elles englobent l'aspect relationnel, le moi et les autres. Les auteurs, après avoir défini un nouveau concept de l'autonomie affective — «une qualité émergente du sujet humain concomitante aux évolutions parallèles de l'autonomie et de l'affectivité» —, développent ensuite leur thèse de «l'autonomie affective [qui] devient le processus de l'autonomisation qui

consiste à saisir simultanément le présent d'une personne et les avenues développementales offertes suivant les situations sans cesse renouvelées auxquelles elle fait face [...]» (page 71). L'originalité de cet ouvrage est d'intégrer le concept d'autonomie affective à la pratique éducative (page 193), en allant au-delà des programmes d'études du préscolaire et du primaire qui traitent évidemment d'autonomie et d'affectivité, mais de façon séparée: «Malheureusement, dans le milieu scolaire, l'autonomie est perçue comme venant de l'extérieur» (page 39). Le livre — «fruit de la collaboration d'une praticienne et d'un théoricien» — débouche sur la pédagogie de projets, après nous avoir vivement intéressés tant par la partie théorique de l'ouvrage que par la thèse développée et par les applications pratiques dans la classe.

SAVOIR, PENSER ET AGIR  
UNE RÉHABILITATION DU CORPS

Jean-Claude Brief, Montréal, Les Éditions Logiques, 1995, 189 pages  
Simultanément, Jean-Claude Brief signe un ouvrage important sur le cognitivisme en étudiant les présupposés épistémologiques du paradigme cognitiviste, ainsi que les présupposés psychologiques (surtout

chez Piaget) et en consacrant une quarantaine de pages à l'épistémologie de la psychologie piagétienne. Tous les courants du cognitivisme sont expliqués et largement critiqués, ce qui permet au lecteur de bien saisir — dans ce «mouvement» qui incarne un idéal contemporain — les apports des différentes disciplines pour comprendre le savoir et pour «tracer un sentier économe dans le feuillage de la prolifération des connaissances», là même où le béhaviorisme n'a pu développer une épistémologie. Gérard Potvin — qui par un beau texte, documenté et sensible, a préfacé l'ouvrage — informe les lecteurs qu'ils apprécieront [...] les fruits d'une érudition, de recherches et de réflexions poursuivies durant un quart de siècle et [qu'] ils se trouveront en cohérence avec un courant cognitiviste central, devant une invitation à reconstruire leurs propres positions et présomptions, plus ou moins provisoires, plus que simplement devant une invitation à comprendre et à adopter les positions et croyances de l'auteur. Conscient de la relative difficulté de son propos, mais soucieux que le lecteur poursuive sa réflexion, l'auteur propose, au dernier chapitre, huit textes critiques d'accompagnement (avec questions) qui reviennent sur les thèmes discutés: une initiative intéressante et pédagogique.

LA COOPÉRATION DANS LA CLASSE  
ÉTUDE DU CONCEPT  
ET DE LA PRATIQUE ÉDUCATIVE  
Collectif sous la direction de Marie-France Daniel et Michael Schleifer,  
Montréal, Les Éditions Logiques, 1996, 303 pages  
Ce collectif constitue les actes d'un

colloque sur le thème de «la coopération dans la classe», tenu dans le cadre de l'ACFAS en mai 1994. Les auteurs — du Québec, du Nouveau-Brunswick, des États-Unis, de Singapour et de l'Australie — se sont ralliés sous ce thème en l'abordant avec leurs préoccupations de recherche, ce que soit la perspective morale de la coopération (M. F. Daniel et M. Schleifer), la philosophie pour enfants (A. M. Sharp, T. K. Lim, C. Slade), les dimensions cognitives et psychosociales (C. Garnier, J. Howden, T. A. Thorkildsen et C. Jordan) et le projet social de l'école (A. Richard, F. Giroux, L. Benoît et D. Jasmin). Seule la dernière auteure présente au lecteur le conseil de coopération tel qu'on le doit à C. Freinet; les autres chercheurs ont alimenté leur réflexion de publications américaines (R. E. Slavin) ou ont fait des synthèses de leur spécialisation et du thème (références européennes, américaines et québécoises). C'est ainsi que l'on traite de «la coopération en contexte pluraliste» et du projet québécois du CEIC, qui sont des réalités importantes. Certains auteurs débordent aussi leur étude sur l'apprentissage coopératif à l'université, ce qui s'inscrit très bien dans la pédagogie par projet, développée dans certains programmes universitaires. Il faut mentionner que trois articles sont rédigés en anglais mais qu'un résumé en français situe bien le lecteur. Les enseignants, parents et étudiants intéressés par cette pédagogie incontournable des écoles alternatives trouveront dans cet ouvrage un point de vue différent de ce qu'ils connaissent et pratiquent, et une source de références additionnelle.

## BEST-SELLERS



LIBRAIRIE

## PANTOUTE

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LE VENTRE EN TÊTE, Marie Auger — éd. XYZ
2. LES AUBURES MONTRÉALES, Monique Proulx — éd. Boréal
3. PAYS SANS CHAPEAU, Dany Laferrière — Lanctôt éd.
4. LE SECOND VIOLON, Yves Beauchemin — éd. Québec/Amérique

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LUCIEN BOUCHARD. EN ATTENDANT LA SUITE, Michel Vastel — Lanctôt éd.
2. RIOPELLE, Hélène de Billy — éd. Art Global
3. LA LIBERTÉ N'EST PAS UNE MARQUE DE YOGOURT, Pierre Falardeau — éd. Stanké

ROMANS ÉTRANGERS

1. LA LIGNE VERTE T.2 (Mister Jingles), Stephen King — éd. Libro
2. LE PÉLERIN DE COMPOSTELLE, Paulo Coelho — éd. Anne Carrière
3. HÔTEL PASTIS, Peter Mayle — éd. Nil
4. LA NEIGE TOMBAIT SUR LES CÉDRES, David Guterson — éd. Seuil

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LE DÉSIR D'ÊTRE UN VOLCAN, Michel Onfray — éd. Grasset
2. LA PLUS BELLE HISTOIRE DU MONDE, H. Reeves-J. de Rosnay, Y. Coppens-D. Simonnet — éd. Seuil
3. LE COMPAGNON DU DOUTE, John Saul — éd. Payot

LIVRE JEUNESSE

1. LE PLUS PROCHE VOISIN, Hélène Vachon — éd. Héritage (Carrousel)

LIVRES PRATIQUES

1. LES ARBRES DU CANADA, John Laird Farrar — éd. Fides
2. PROMENADES DANS LES JARDINS ANCIENS DU QUÉBEC, P.-J. Martin P. Morisset — Boréal-B.L. éd.

LE COUP DE CŒUR

1. KITCHEN, Banana Yoshimoto — éd. Folio
2. SAUCISSE LE TERRIBLE (Billy the Cat t. 4), Colman-Desrois — éd. Dupuis

1100, rue Saint-Jean, Québec (Qc) G1R 1S5 Téléphone: (418) 694-9748 Télécopieur: (418) 694-8209

## Les samedis fous de Mille-Mots

un concours LE DEVOIR/ Héritage jeunesse

Oeil de lynx,  
œil de faucon,  
voici venu le moment de  
nous montrer ce dont  
tu es capable!



JEU 17

Observe bien la page  
couverture de ce livre.

Tu pourras identifier les quatre frères  
Brisemotte si tu lis bien les deux phrases  
suivantes:

Rufus est le plus vieux des frères  
Brisemotte. Il est placé entre Aldéric et  
Bébert, alors que Minus est à la droite  
de Bébert.



Les Braves Brisemotte  
LE DERNIER  
DES COWS-BOYS

John Bianchi

Cette nouvelle collection présente des cows-boys vraiment farfelus: ils attrapent les arbres au lasso, ils se promènent à dos d'arbre, ils font fuir leurs ennemis les castors... Toute une journée en perspective!



Poste ta réponse avant le 7 juillet 1996 et cours la chance de gagner un des dix exemplaires de *Le dernier des cows-boys*, de la série *Les Braves Brisemotte*. Inscris ton nom, ton âge, ton adresse complète et le numéro du jeu. Les dix gagnants seront choisis au hasard parmi les bonnes réponses, le 11 juillet 1996 à midi. Les règlements détaillés du concours sont disponibles au siège social des Éditions Héritage.

Les Éditions Héritage inc.  
Concours LE DEVOIR/éditions Héritage  
300, rue Arran, Saint-Lambert (Québec) J4R 1K5

## LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

## De la souveraineté des juges



ANTOINE ROBITAILLE

LE GARDIEN DES PROMESSES, JUSTICE ET DÉMOCRATIE  
Antoine Garapon, Éditions Odile Jacob, Paris, 1996  
LA CHARTE DES DROITS ET LIBERTÉS ET LA JUDICIARISATION DU POLITIQUE AU CANADA  
Michael Mandel, traduit de l'anglais par Hervé Juste, Boréal, Montréal, 1996, 385 pages

Les révolutions démocratiques occidentales d'il y a deux siècles n'avaient cessé de glorifier le pouvoir législatif: du peuple souverain délibérant émanerait la loi. On sait que les exécutifs ont vite fait de développer des pratiques pour contrôler l'expression législative de la volonté populaire. On parla de montée des exécutifs.

Depuis quelques décennies toutefois, c'est à une montée des judiciaires que l'on assisterait, en Occident. Les juges, à leur tour, s'accaparaient le législatif. S'ingéreraient comme jamais dans la définition de la loi. La démocratie ferait place à une tyrannie judiciaire.

## Des promesses, des promesses

Antoine Garapon trouverait ce tableau exagéré. Il a lui-même été juge, en France. Membre du comité de rédaction de la revue *Esprit*, il s'interroge, dans *Le Gardien des promesses, justice et démocratie*, sur les causes et les effets du rôle sans cesse croissant des magistrats dans nos régimes politiques. Qu'est-ce qui provoque, en France, la vertigineuse augmentation des contentieux, la prospérité des *law firms* (nommées en anglais par importation de l'américain), l'augmentation croissante du nombre de détenus, l'accroissement du poids politique des juges? D'abord, déplore-t-il, les lois, qui sont mal faites. Trop complexes. Trop techniques. Souvent floues. Les législateurs ne les rédigent plus, explique l'auteur; les technocrates le font à leur place.

Garapon pointe aussi des causes sociopolitiques favorisant le judiciaire. D'abord la disqualification de l'État, «liée à la mondialisation», liée aussi au discrédit général des acteurs politiques. La distention du lien social, ensuite. L'incapacité, autrement dit, de mobiliser des majorités démocratiques autour de pratiques et de programmes communs. Devant cela, explique-t-il, le judiciaire «semble offrir une possibilité d'action plus individuelle, plus proche et plus permanente que la représentation politique classique, intermittente et éloignée». Conséquence: le droit devient «une morale par défaut». L'exception, le procès, devient la règle; un mode ordinaire de gestion de «secteurs entiers comme la famille ou l'immigration». Des rapports qui créeraient au reste une «suspicion généralisée et donc une culpabilisation des rapports sociaux».

L'institution judiciaire se trouve surchargée. Or, rappelle Garapon, les problèmes qui surgissent sont de plus en plus complexes et «la justice ne peut dire à la fois la vérité scientifique, historique, définir le bien politique et prendre en charge le salut des personnes».

Voilà, selon l'auteur, les impasses de la démocratie juridique. Il faut donc chercher à repenser la «place de la justice». Le juge conservera comme tâche essentielle de rappeler les promesses que la société s'est faite à elle-même, «à commencer par la première d'entre elles, celle de la vie et de la dignité». Toutefois, conclut-il, nuancé, «la justice ne nous débarrassera jamais du trouble d'avoir à faire de la politique».

## Et chez nous?

Le politique éludé par l'écran de la justice faussement «impartiale»: ainsi, je résumerais l'histoire de la

judiciarisation du politique au Canada par l'incroyable Michael Mandel. Cet enfant terrible de l'enseignement du droit au Canada anglais (il est professeur de droit à Osgoode Hall, à l'université York, à Toronto) ne craint pas d'aller à contre-courant (enfin un au Canada anglais!); il s'affirme socialiste, avoue son penchant pour Marx et défend l'idée que la charte Trudeau fut désastreuse pour le Canada!

Il craint le conservatisme indémodable de tout ce qui relève de l'univers juridique. (Tocqueville, au siècle dernier, que «la pratique du droit porte naturellement à préférer l'ordre établi à l'aventure»? Pire, ajouterait Mandel, les légistes en viennent à vouloir défendre le *statu quo* par tous les moyens. Parce qu'il les avantage.)

Les histoires judiciaires canadienne et surtout américaine nous prouvent que la politique judiciarisée mène tôt ou tard, à part dans certaines exceptions, à une politique profondément conservatrice qui favorise le *statu quo* et l'establishment. Après tout, rappelle-t-il, les juges américains ont bien justifié la ségrégation, au siècle dernier. Et en ce siècle, ils ont bloqué un temps Roosevelt dans son intention d'utiliser l'État pour relever l'économie américaine.

À ses yeux, la politique judiciarisée repose sur un double mensonge. D'abord, que les juges sont impartiaux, neutres; d'une certaine façon hors du politique. Croyance que les médias et les citoyens entretiennent. Les politiques en sont conscients: rien de plus légitime qu'un pouvoir considéré comme neutre! Or, au Canada, rappelle Mandel, la nomination des juges revient en exclusivité à l'exécutif fédéral. Il suffit, poursuit-il, de lire le juge Deschênes sur les questions linguistiques pour en prendre conscience. En nommant celui-ci, «Trudeau se faisait virtuellement le juge de sa propre

cause contre le Parti québécois». Il faut voir un tableau que l'auteur a dressé, en page 55, des décisions des différents juges selon l'origine de leur nomination: quand on a été nommé par Trudeau, on a fortement tendance à pencher pour... Trudeau.

Autre mensonge, selon Mandel: le fait que la charte soit démocratique. Il rappelle que les juges ne sont pas élus et cassent les lois de ceux qui sont réellement responsables. Au reste, les juges sont si peu représentatifs: ils viennent tous des mêmes milieux bourgeois.

Au Canada, argue Mandel, le phénomène de judiciarisation a pris une tournure extrême. Elle fut utilisée, par le truchement de la charte, comme une arme dans la lutte du système canadien pour annihiler son éternel obstacle: l'affirmation du Québec comme peuple distinct.

Au centre de son argumentation? Les guerres judiciaires autour des lois linguistiques du Québec. L'efficacité de la judiciarisation? Elle a transformé une promotion linguistique d'un peuple «bien réel» en une possibilité hypothétique pour des individus abstraits «à choisir l'une ou l'autre des langues officielles et à recevoir des services dans cette langue. Ainsi, conclut-il, une lutte concrète qui opposait des groupes de forces inégales fut transformée en une lutte entre des entités abstraites, égales et libres, ce qui n'existe que dans l'esprit des juges».

Quelle surprise que ce livre! On dirait un bon manuscrit d'Henri Brun ou de Jacques-Yvan Morin (juristes souverainistes), métamorphosé par la plume vaguement marxiste d'un Pierre Falardeau. Convaincant. Pertinent. Iconoclaste. Essentiel. Bref, à faire lire à votre beau-frère un peu curieux qui admire Guy Bertrand. Pour joindre l'auteur de cette chronique: arinnov@riq.qc.ca

## Autres lectures estivales

J'écrivais la semaine dernière: il y a deux types de lectures d'été. Celles du matin, passionnantes, exigeant beaucoup de concentration. On se réserve généralement pour l'après-midi celles un peu plus légères. Voici une seconde série de suggestions, dans ces deux catégories.

## Pour le matin

Un ouvrage important de philosophie politique, datant de 1980 et récemment traduit chez Gallimard: *La Naissance du politique* (Gallimard, 445 pages), par l'helléniste Christian Meier, de l'université de Munich. Une somme sur la naissance de la démocratie à Athènes.

Que reste-t-il de Marx après la fin du communisme réel? Henri Malher propose une réponse à cette question essentielle dans *Convoiter l'impossible, l'utopie avec Marx, malgré Marx* (Albin Michel, 439 pages). Détour indiqué pour repenser la gauche.

Publié encore une fois à Paris (c'est ce qui explique sa présence dans la catégorie essais étrangers), Gérard Bergeron propose, dans son dernier ouvrage, une relecture de *L'Esprit des lois*. Le titre est autant suggestif qu'invitant: *Tout était dans Montesquieu* (L'Harmattan, 1996).

## Pour l'après-midi

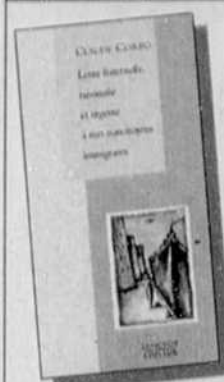
L'ex-diplomate anglais Lawrence Durrell, dans la collection «Le Cabinet des curiosités», présente un troisième volet d'une série de récits consacrés aux aventures et mésaventures vécues dans les officines et ambassades: *Sauve qui peut!* (Nil Éditions, 1996).

Des torrents de livres se publient sur François Mitterrand. Une série a même été carrément consacrée au défunt président: de minuscules livres, quelque 70 pages, écrits par diverses personnalités qui présentent leur perspective sur l'homme politique. À noter, le *Mitterrand, le roman d'une vie* (Éditions mille et une nuits, collection Les petits livres) de Jean-Marie Colombani, directeur du *Monde*.

Enfin un ouvrage court, mais plutôt sérieux, qui poursuit les nombreuses réflexions sur la notion controversée de culture générale: *Lettres mortes* (Michalon, 1996), de Danièle Sallenave, professeur de littérature et Prix Renaudot 1980.

Sur ce, je vous quitte pour l'été, en vous donnant rendez-vous à la rentrée de septembre.  
Antoine Robitaille

Une première saison dans la vie de  
**LANCTÔT**  
ÉDITEUR



Claude Corbo  
**LETTRE FRATERNELLE, RAISONNÉE ET URGENTE À MES CONCITOYENS IMMIGRANTS**

Un court essai généreux et plein de gros bon sens, qui tend un pont entre des citoyens d'un même pays, pour que cesse l'incompréhension.

É. Bigras, M.-C. Lanctôt Bélanger, J. Mauger, J.-B. Pontalis  
**LA BÊTISE DE L'INCONSCIENT**

Quatre psychanalystes s'interrogent sur le sens de l'inconscient et du rêve, «afin de retrouver ce qui est perdu et persiste à se perdre».



Pierre Turgeon  
**LES BÂTISSEURS DU SIÈCLE**

Un livre prestigieux, tout en couleurs, qui raconte les cent dernières années de Montréal à travers l'histoire de ses grands bâtisseurs.

Michel Vastel  
**LUCIEN BOUCHARD EN ATTENDANT LA SUITE...**

L'histoire de l'homme politique actuellement le plus populaire du Québec. Un portrait sympathique, passionnant et sans complaisance de Lucien Bouchard par un journaliste honnête.



**LA CHANSON DE ROLAND**  
Version moderne en prose de Jean Marcel

Au moment où les Québécois redécouvrent le Moyen Âge et se passionnent pour les fêtes médiévales, revoici Roland qui était preux et Olivier qui était sage...

Michel Rivard  
**CHANSONS NAÏVES (ET AUTRES MOTS D'AMOUR...)**

Ses chansons ont influencé toute une génération d'auteurs-compositeurs. Les voici enfin réunies dans ce recueil. Ses textes tracent d'inoubliables portraits, transforment nos amours et nos vies. Un livre à lire et à fredonner.



Claude Jasmin  
**PÂQUES À MIAMI**

Un roman plein de rebondissements, qui entraîne le lecteur à toute vitesse, entre Chiquitimi, Montréal et Miami. Une longue quête amoureuse, «une ode sensible et intelligente au pays du Québec et à ses habitants».

Louis Cornélius.

José Leandro Urbina  
**LONGUES DISTANCES**

Un roman qui parle d'exil avec humour, de l'amitié avec tendresse et de l'amour avec volupté. «Un roman extrêmement intéressant, joliment écrit, qui jette un regard instructif sur le milieu des exilés latino-américains à Montréal.» René Homier-Roy, VSD.



Dany Laferrière  
**PAYS SANS CHAPEAU**

Un écrivain revient dans son pays après vingt ans d'absence. «Le plus puissant, le plus bouleversant de tous les livres de Laferrière. De la même mouture que L'odeur du café, mais encore plus fort. Vive l'écriture primitive!» Pierre Cayouette, Le Devoir.

Michel Garneau  
**L'ÉPREUVE DU MERVEILLEUX**

Quoi de plus normal que de commencer cette nouvelle collection «Théâtre» avec un texte du grand dramaturge Michel Garneau! Cette pièce nous convie à une rencontre fabuleuse avec Michel de Montaigne.



Louis-Dominique Lavigne  
**ROSEMONDE**

Cette pièce de théâtre de l'auteur prolifique Louis-Dominique Lavigne aborde des questions graves — la vie, la mort, l'immortalité — sur un mode ludique et dans un style accessible à tous.

Essais, romans, théâtre, poésie, biographies, chansons.  
**LANCTÔT ÉDITEUR, un carrefour de toutes les expressions en écriture!**  
Diffusion Prologue

Libre Expression

## ENFIN DE RETOUR

INUIT

Les peuples du froid: de retour dans toutes les librairies après un grand succès qui les a entraînés de par le monde.

«...un des plus réussis des beaux livres récents.»

Bruno Boutot  
Production Imprimé



«...pour l'amour du beau.»

Anne-Marie Voisard  
Le Soleil

«GEORGES-HÉBERT GERMAIN décrit avec autant de finesse les rapports entre les sexes, la beauté d'un aurore boréale, les techniques de construction d'un igloo...»

Dominique Paupardin  
La Presse

«Un formidable ouvrage de vulgarisation, dans le sens noble du terme.»

Stéphane Baillargeon  
Le Devoir

PRIX MONTREAL-GENÈVE 1996

Une édition reliée, 160 pages couleurs et plus de 225 éléments iconographiques, dont 62 illustrations originales de FRÉDÉRIC BACK

34,95 \$

**LIBRAIRIE HERMÈS**  
Depuis 1976

de 9h à 22h  
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-5669 téléc.: 274-5660



## LIVRES

VITRINE DU LIVRE POLICIER

## Crimes d'été et meurtres divers

YVES D'AVIGNON  
LE DEVOIR

Le roman policier a ceci de particulier et d'envoûtant et cela de mystérieux. C'est qu'un crime ou une série de manifestations criminelles — pathos, sanguinaires, d'autodéfense, pour l'argent, ayant source au sein de la magistrature ou de la hiérarchie politique en place, etc. — sied étrangement à plusieurs genres du roman policier. Au sens large. Autrement dit, tout est prétexte au crime. *Le Devoir* a reçu depuis un semestre des tonnes de romans dits policiers. Pour l'heure estivale, les lire, même à la sauvette, ne constitue pas en soi un crime...

## LA PRIME

Janet Evanovich, traduit par Philippe Loubat-Delranc, Grand Format, Grasset, Paris, 1995, 332 pages

Joe Morelli est le type de policier qui ne donne pas l'impression de toujours avoir été dans le droit chemin. Ainsi, lorsqu'il est accusé de meurtre et qu'il ne répond pas présent à l'appel lors de son procès, Morelli le coupable par abstention devient une cible idéale pour la police, les mauvaises graines du crime organisé et bien évidemment les chasseurs de primes. Mais quand le principal vautour en quête de la rondelle somme de 10 000 \$ porte la jupe — et dont le principal délit aura été de perdre son emploi et de se retrouver sans le sou —, un scénario aventurier propose la connaissance d'une héroïne désinvolte, naïve mais courageuse.

## LA MORT DES BOIS

Brigitte Aubert, Collection Policiers, Seuil, Paris, 1996, 256 pages

Une tétraplégique muette et aveugle, confinée à de bien minces espoirs donc, se retrouve bien malgré elle la personne la mieux avisée pour solutionner une série de crimes d'enfants. Car, en fait, c'est par des révélations en sourdine faites à sa seule oreille par une fillette de sept ans qui en a trop vu et qui est la sœur d'un des petits malheureux qu'Elise doit tout faire (!) pour stopper l'hémorragie criminelle. Prenant, hautement prenant, mais qui laisse pantois dans sa conclusion...

## JUGÉ COUPABLE

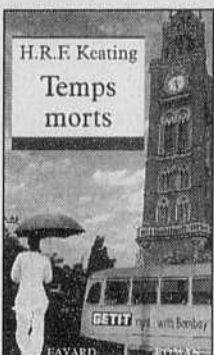
Andrew Klavan, traduit par Dominique Defert, Collection Suspense & cie, JCLattès, Paris, 1995, 346 pages

Si Stephen King dit de Klavan, dont c'est la deuxième récidive, qu'il «est le plus original des auteurs américains de polars et de suspense», c'est que le monsieur en a vu d'autres. *Jugé coupable* est l'histoire de la piqure fatidique prescrite au malheureux Frank Beachum, qui lui pèse sur l'esprit et celui de sa jeune famille comme l'épée maudite, dans le seul espace-temps des 18 dernières heures de sa vie en cellule. Il s'en passe des choses dans trois quarts de jour. Le seul hic, c'est que l'on sait trop rapidement (à la mi-livre) que la peau du condamné ne sera pas transcendée par l'aiguille de la mort. Mais l'on s'étonne de voir si peu de pages nous séparer de la fin pour nous permettre de respirer un peu plus.

## TEMPS MORTS

H. R. F. Keating, traduit par Éric Diacon, Fayard, Paris, 1996, 255 pages

Les aiguilles annonçant l'heure au poignet du disparu sont souvent le meilleur indice pour élucider le meurtre, aussi crapuleux ou sauvage soit-il. Entré en scène le réputé inspecteur Ghoté, déjà la pièce maîtresse de neuf autres enquêtes de Keating, appelé cette fois par le DGP de Bombay, soit le directeur général de la police de l'endroit, pour enquêter sur la mort d'un certain Ramrao Pendke dans la boutique d'un horloger dont le propriétaire est cité à pro-



cès à la suite d'un interrogatoire musclé. Mais celui qui s'adonne à la vente du temps ne peut certes pas avoir commis pareil crime. D'autant plus que Pendke n'avait pas que des amis. Mais l'alibi du temps...

## MCGARR AU CONCOURS HIPPIQUE DE DUBLIN

Bartholomew Gill, traduit par Éric Diacon, Fayard, Paris, 1996, 322 pages

Le quatrième titre signé par Gill, un Irlandais dans la jeune cinquantaine, suppose tout autant la quatrième enquête du commissaire McGarr qui, cette fois, est amené à trouver le meurtrier de la mère étranglée de la pianiste de concert Mairead, inscrite par ailleurs au Concours hippique de Dublin. Quelque chose chatouille l'inspecteur: comment la victime, d'apparence pauvre et arborant des mains de travailleuse d'intérieur, arrive-t-elle à bien faire paraître la jeune prodige dans une société où les mauvais plis ne sont pas de rigueur? Chose certaine, ce thriller policier est sur fond de bêtes équestres puisque le père de l'ami de Mlle 88 Notes a un concurrent chevalin si peu chevaleresque, marié à la sœur de la victime...

## ÉNIGMA

Robert Harris, traduit par Natalie Zimmermann, Plon, Paris, 1996, 318 pages

Appuyé sur des faits réels vers la fin de la Deuxième Guerre mondiale, *Enigma* est l'histoire de murmures, de cryptogrammes, de capture, de baiser, de crible, d'effeuillage, de texte en clair, d'espionnage et de mathématiques. L'installation secrète de Bletchley Park, que certains qualifient de la seule grande réussite britannique durant la DGM, accueille des cerveaux du chiffre, des centaines, dont Tom Jericho, qui s'adonnent durant tout le jour à déchiffrer le code Enigma, le système nerveux du III<sup>e</sup> Reich. Mais voilà que celui-ci, le code Enigma, change du tout au tout sans crier gare. Ça met les Alliés en QWQG de PTPG. Mais il n'y a pas que le cerveau de Jericho qui est en brouille; sa petite amie a disparu et un espion masqué...



## TOUS SANS EXCEPTION

Enzo Russo, traduit de l'italien par Sibylle Zavriew, Suspense & cie, JCLattès, Paris, 1996, 320 pages

D'actualité, l'État italien tente depuis un certain temps de mettre un terme aux activités de la mafia nationale. La loi du silence ne tient plus: les nombreux membres de cette société jusqu'à un certain point secrète défilent devant la magistrature et dévoilent l'étendue de l'empire du crime. Mais Ettore Milazzo n'est pas un repent comme les autres: bras droit d'un important parrain, sachant que sa vie tient à une seule balle perdue, Ettore, jusque-là inconnu de la justice, fait des révélations importantes au sujet des milieux politiques, des services secrets, du cercle de la magistrature, donc devient le traître à abattre. Russo, l'auteur de *Tous sans exception*, est l'auteur anonyme d'*Un homme d'honneur*.

## LA NUIT DE L'APOCALYPSE

Daniel Easternman, traduit par Arlette Stroumza, Belfond, Paris, 1996, 384 pages

Prise d'otages exceptionnelle. Réunis secrètement dans la capitale irlandaise, de nombreuses têtes dirigeantes de la plupart des pays musulmans sont enlevés par un groupe d'extrémistes chrétiens et déplacés vers un lieu inconnu. Exigences démentielles des ravisseurs et services secrets des grandes puissances aux aguets. Mais c'est à Declan Carberry que revient la tâche de coordonner la difficile mission de retrouver les otages, lui qui est chef de police et chargé de la lutte antiterroriste en Irlande. Mais y en a pas de facile, comme dit l'adage sportif qui transcende désormais l'actualité policière: contacts, indicateurs, hommes d'honneur, amis, tous éliminés. Sans compter que sa fille meurt dans un attentat terroriste dont il était la cible. Comment réussir un bon roman de ce genre? En réunissant des éléments de structure d'une actualité des plus brûlantes comme la tragédie irlandaise, le terrorisme international et la poudrière du Moyen-Orient.

## PRINCIPAL TÉMOIN

Steve Martini, traduit par Marie-Caroline Aubert, Collection Grand Format, Grasset, Paris, 1996, 378 pages

John Grisham, maître du genre et dont les romans à succès n'en finissent plus de passer au grand écran, avoue en quatrième couverture que Steve Martini doit être considéré tel un des plus grands de la catégorie «thriller juridique». *Principal témoin* est l'affaire de Paul Madriani, qui accepte de remplacer pour un court temps son ami Ferretti dans le comté de Davenport, petit bled américain du genre campagnard. Sa vie personnelle est complètement mise à sac par une épouse négligée. Mais surtout, en tentant de trouver le ou les responsables du meurtre de deux couples d'étudiants et d'un autre plus âgé, Madriani se heurte à une magistrature qui se démarque par une certaine capacité à lui mettre des barres d'acier dans les roues. Ce serait un roman bien simple et de conclusion anodine à suivre si le principal témoin du plus récent meurtre, qui avait tout vu d'une petite maison en haut de l'arbre, ne demeurerait pas introuvable. Suspense plus suspense égalent beaucoup de suspense.

## ET TOMBENT LES FILLES

James Patterson, traduit par Philippe R. Hupp, Collection Suspense & cie, JCLattès, Paris, 1996, 383 pages

Thriller psychologique... Un petit Casanova de malheur fait la pluie et le meurtre dans une forêt de la Caroline du Nord, où il séduit, étudie, traque, séquestre les plus belles et intelligentes filles de la contrée. Avis aux désobéissantes. Mais en même temps sont commis une série de meurtres dans la péninsule californienne, signés par le gentleman, qui ne se lasse pas d'envoyer le récit complet de ses massacres. Nous sommes donc face à une double vague meurtrière, qui laisse pantois les services policiers et même le FBI: pas de témoins, pas de traces. C'est une autre tâche pour Alex Cross, jazzman à ses heures et docteur en psychologie, déjà héros du *Masque de l'araignée* de Patterson, appelé au service des instances policières en quatrième vitesse puisque sa nièce Naomi vient d'être enlevée.



## LE DÉMON ET L'AVOCAT

Alan M. Dershowitz, traduit par Catherine Richard, Collection Grand Format, Grasset, Paris, 1996, 342 pages

Basketteur professionnel, Joe Campbell (quel nom!) est inculpé de viol. Abe Jackson, brillant avocat de Boston, a la mission de le défendre. Jusque-là, rien de particulier. Mais voilà: Jackson soupçonne Campbell d'être coupable. Comment peut-on mettre sur pied une stratégie de défense adéquate quand ce doute commence même à ronger l'esprit de toute l'équipe de l'avocat? Même jusqu'au jour du verdict...

## IN EXTREMIS

David Morrell, traduit par Philippe Bonnet, Collection Grand Format, Grasset, Paris, 1995, 348 pages

Brillant journaliste mais torturé par la mort de son fils et le départ de sa femme, Matt Pittman songe à mettre fin à ses jours. Mais son supérieur du *Chronicle* lui demande de rédiger la notice chronologique de Jonathan Millgate, grand conseiller politique depuis plusieurs décennies au sein de toutes les administrations qui se sont succédé à la Maison-Blanche. A son chevet, Pittman recueille des faits énigmatiques qui amènent l'entourage judiciaire à le soupçonner du meurtre de Millgate. Pourtant suicidaire, le journaliste veut sauver sa peau, traqué qu'il est par la justice et les véritables assassins de Millgate. L'auteur David Morrell est Canadien et l'auteur entre autres de *Rambo*.

## LA REVUE TROIS FÊTE SES 10 ANS!

Au cours de ce voyage, 11 volumes, 28 numéros, 506 auteurs/els, 38 nationalités et 5 continents!

Un cadeau de vacances remarquable, touchant, dont un superbe poème inachevé de Marie-Claire Blais, un émouvant texte posthume de Josée Yvon, une réflexion d'Hélène Cixous sous le rôle de l'écrivain, des inédits de Han Suyin, Diane Giguère, Nicole Brossard, Monique Bosco, France Théoret, Taslima Nasreen, Paul Chane Malenfant, Suzanne Jacob, Nancy Huston, Paul Chamberland, Denise Desautels, Hugues Corriveau, Andrée Chedid, Louise Dupré, Madeleine Ouellette-Michalska, Louise Robert, Anne Hébert et tant d'autres encore, plus étonnants les uns que les autres.

## Une anthologie de la littérature d'aujourd'hui.

Que vous commenciez par le début ou la fin, que vous choisissiez un texte au hasard, vous serez ravi(e/s)... littérairement!

La revue *TROIS*, revue d'histoire de l'art, de littérature et de sciences humaines, illustre bien l'image plurielle - essais, poésies, nouvelles, dialogues, partitions, rééditions, critiques - qui depuis dix ans marque son originalité.



Volume 11, no 1-2 443 pages, 20,00 \$

Diffusion Parallèle

Lire  
Pour faire durer  
l'instant

**DIX ANS DE NOUVELLES**  
Une anthologie québécoise  
Nouvelles rassemblées et présentées par Gilles Pellerin  
261 pages, 14,95 \$



**PARALLÈLES**  
Anthologie de la nouvelle féminine de langue française  
Nouvelles rassemblées et présentées par Madeleine Cotteneau-Hage et Jean-Philippe Imbert, accompagnées de lectures critiques  
390 pages, 19,95 \$

Des anthologies en poche, pour vous accompagner partout!

*L'instant même*  
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

## DORIS LESSING

Le nouveau grand roman tant attendu de l'auteur du *Carnet d'or*.

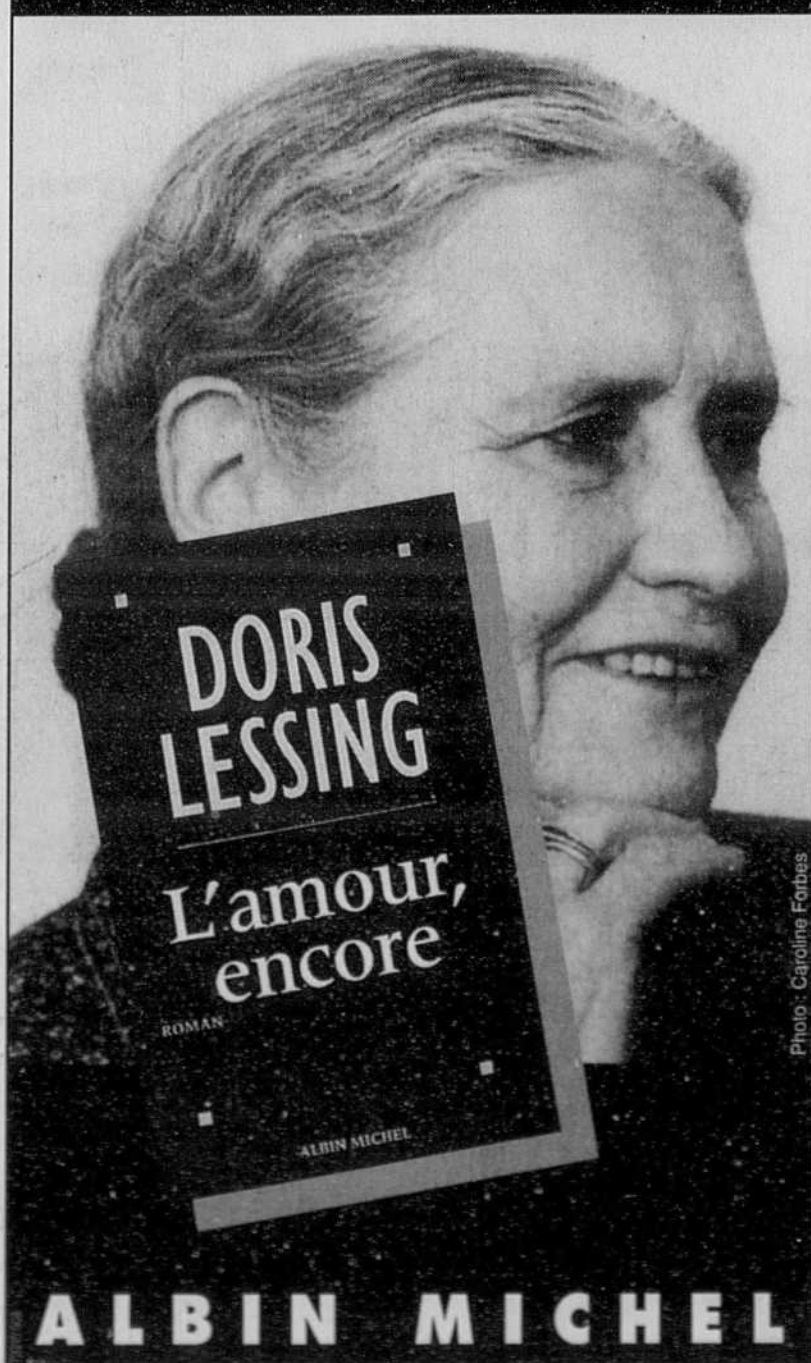


Photo: Caroline Forbes

ALBIN MICHEL

Guy

Deshaies  
Peines de mer

NOUVEAUTÉ

Une traversée très spéciale de l'Atlantique en voilier, un mystérieux naufrage aux XVII<sup>e</sup> siècle et un ineffable mal de cœur à bord d'un cargo, voilà l'essence de ces trois récits originaux sortis de l'imagination fertile et imprévisible de Guy Deshaies.

«Un brillant conteur, capable de s'attacher à d'infimes détails, de dresser en deux mots des décors étonnants et de ménager des chutes vertigineuses.»  
Georges-Hébert Germain, écrivain et journaliste

Maintenant en librairie



ISBN: 2-89037-883-7  
196 pages • 21,95 \$

LES ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

## Une véritable poupée gigogne

En plein Bay Street, épicentre de la finance torontoise, le Design Exchange est un véritable pied de nez aux gratte-ciels voraces de vieilles pierres et un modèle d'intégration architecturale entre l'ancien et le moderne.

Le **DX**, pour les intimes, est en effet loin du façadisme superficiel typique des années 80, où la face d'un édifice historique collée en vitesse sur un bâtiment neuf passait pour préservation du patrimoine.

Ne vous laissez donc pas tromper par la timide façade de pierre de la rue Bay, toute écrasée qu'elle est au pied d'un géant moderne. Derrière la frise en bas-relief qui barre le fronton et les longues échantures des cinq fenêtres étroites se cache un joyau Art-Déco datant de 1937 dont le nom est gravé à même le roc en lettres droites: The Toronto Stock Exchange.

Véritable poupée gigogne de calcaire et de marbre blottie au cœur de sa grande sœur de verre et d'acier, l'édifice de l'ancienne Bourse de Toronto, des architectes Allan George et Walter Moorhous, a été entièrement conservé. Il vient s'emboîter sous la tour Ernst & Young, terminée en 1994 et dernière née du Centre Toronto-Dominion, ce complexe moderniste de cinq immeubles noirs du maître du Bauhaus, Mies van der Rohe.

Le Design Exchange trône ainsi à cheval entre le vieux et le neuf, créant divers volumes indépendants. Au centre se trouve le cube de quatre étages de l'ancienne Bourse. De part et d'autre, les ailes nord et sud du Design Exchange empiètent sur l'édifice Ernst & Young, sur quatre étages également.

Ces allées et venues d'un espace à l'autre sont déroutantes pour le visiteur. Elles constituent toutefois un avantage pratique, explique Luigi Ferrara, vice-président du **DX**. «*En cours de visite, cela peut être déconcertant. Mais pour y travailler, c'est très fonctionnel. C'est comme si vous aviez trois bâtiments en un. Et grâce aux deux ascenseurs de chaque côté de la Bourse, il n'y a aucune interférence.*»

## La fusion de deux époques

Dès l'entrée, l'Art-Déco s'affiche sur la lourde porte en acier inoxydable et en verre d'opale. Les silhouettes stylisées caractéristiques sur les médaillons reprennent le thème de la frise en bas-relief de la façade. L'artiste torontois Charles Comfort y célébrait le travail à travers les industries canadiennes de l'époque, le leit-motiv de la décoration de l'ancienne Bourse de Toronto. Au sortir de la récession des années trente, ce nouveau bâtiment était alors symbole des espérances (aujourd'hui réduites au jeu des spéculateurs) du renouveau économique.

Une fois dans le hall d'entrée, la fusion temporelle se fait immédiatement sentir. Un long mur oblique d'un bleu cobalt, presque violacé, très dense, saute aux yeux. Le kiosque d'information du DX fait courir son cerisier rougeâtre au bas de la paroi.

En face, d'épaisses colonnes de béton ponctuent un espace d'exposition ouvert destiné à mettre en valeur les toutes dernières innovations et les œuvres de jeunes designers ou étudiants. Le Café DECO et la librairie spécialisée Indx complètent le rez-de-chaussée.

## Un parquet majestueux

Bois sombre, acier inox, verre de cristal dépoli et béton à découvert assurent la continuité d'un espace à l'autre. L'architecte Shirley Blumberg explique avoir choisi des matériaux nobles et sobres pour unifier l'ensemble Art-Déco/Moderno. Le cabinet torontois Kuwabara Payne McKenna Blumberg Architects a réalisé les rénovations de 5,4 millions de dollars du Design Exchange.

Cette intervention subtile de Blumberg prend toute sa dimension au deuxième étage, dans la majestueuse salle du parquet de la Bourse. Il faut emprunter un large escalier de marbre beige qui s'enroule à mi-parcours. La rampe de bois noir coiffant six fines bandes d'acier vient, elle, se vriller au pied des premières marches.

Une nouvelle porte vitrée, cadrée d'acier, franchie, la sérénité du luxe sobre de l'immense hall (18 m sur 35 m) se fait omniprésente. Cette «*cathédrale de la prospérité*», selon les vœux des architectes d'origine, lance très haut ses plafonds, qui culminent à près de 13 mètres de haut, soit trois étages. Les murs de couleur crème, le plancher de chêne clair et la lumière du jour que laisse filtrer le verre translucide des longues fenêtres adoucissent l'atmosphère.

Mais ce sont les imposantes peintures murales de Charles Comfort qui captent instantanément l'attention.

Appliquées entre les cinq fenêtres aux extrémités est et ouest de la salle, ces huit illustrations rectangulaires sont une épopée célébrant les «*mamelles productrices*» du pays qui relevait alors à peine la tête.

Pour profiter d'un second point de vue, les visiteurs peuvent gravir un escalier métallique. Il mène à une passerelle qui barre toute la largeur de la pièce.

Ce petit pont d'acier, avec ses parois latérales en verre de cristal dépoli et sa longue rampe en bois de cerisier brique, est certainement le geste le plus audacieux fait par l'architecte Shirley Blumberg.

## Un trait d'union aérien

Ce passage aérien a été rajouté au niveau du troisième étage. Par son élévation et son emplacement à l'avant de la pièce, il modifie les volumes. L'ampleur du hall qui pourrait être pesante s'en voit ainsi diminuée.

Et pour allier l'utile à l'agréable, design oblige, une portion de la rampe en haut de l'escalier se transforme en portillon. Cette ouverture permet d'accéder à la partie supérieure de gradins escamotables. Ainsi dépliées, ces tribunes de 240 places viennent s'appuyer exactement au même niveau que la passerelle. Repliées, elles sont rangées dans un grand volume rectangulaire construit contre le mur latéral.

En un tournemain, l'espace où défilés de mode alternent avec lancements de produit et autres réceptions privées ou réunions communautaires se transforme en salle de spectacle ou de conférence.

Mais la passerelle est aussi et surtout un trait d'union entre la Bourse et les nefs latérales de l'édifice moderne.

Elle permet d'accéder, au sud, à un site d'exposition et une petite salle de conférence, au troisième étage, et aux bureaux administratifs du Design Exchange, au quatrième étage.

L'aile nord accueille le centre de documentation. Son accès est strictement réservé aux membres du **DX**. Fait regrettable pour les visiteurs, car cette pièce est le pendant en miniature et en *high-tech* du grand hall principal.

Le plafond s'élève sur deux étages (les troisième et quatrième niveaux). Des rayonnages métalliques à étagères en bois courent sur toute la hauteur du mur mitoyen à l'ancienne Bourse. Une course en acier a été suspendue à mi-hauteur. Ses parois en verre de cristal opalescent, sa rampe de bois (cerisier, toujours et encore) et le long escalier (en acier lui aussi) évoquent illico la passerelle transversale voisine.

En face, sur deux côtés, les immenses baies vitrées de la tour Ernst & Young dominent l'agitation de la rue. En enfilade jusqu'au fond de cette longue pièce rectangulaire, de nombreux bureaux de bois aux bordures en acier attendent les membres du **DX** avides de connaissance.

De ce point de vue unique, l'œil embrasse toute l'intersection grouillante de la rue Bay avec la rue King. Le lien visuel s'établit avec les autres édifices avoisinants, tous des banques. Un dur retour à la réalité, à peine sorti de la sérénité de la grande salle du parquet de la Bourse.

En contrebas, le ballet des piétons pressés semble bien futile. Dans leur quête incessante de succès matériel, ils ne voient certainement plus les quatre lampadaires jaunes que l'on aperçoit sur la droite, dressés face au **DX**.

Ces longs mâts lumineux semblent crier: «*Levez la tête. Poussez la porte. Entrez voir ce petit secret architectural bien gardé, et pourtant offert aux yeux de tous et toutes à l'abri de sa façade un tantinet anonyme.*»

# FORMES

## Innover pour être concurrentiel

Du Japon à l'Allemagne, de Taïwan à la France, en passant par le Brésil et Singapour, le monde comptait 22 centres du design. Et l'Amérique du Nord aucun.

C'est maintenant chose faite. Le Design Exchange de Toronto est le 23<sup>e</sup> centre du design mondial et le premier en Amérique du Nord, depuis voilà près de deux ans.

Le mandat du **DX** est de promouvoir le design auprès des entreprises comme un atout commercial. «*Compétitivité mondiale par l'innovation et le design*», clame le slogan du **DX**, dont Laurent Beaudoin, p.-d.g. de Bombardier, est l'un des présidents d'honneur.

En cette période de mutation des industries lourdes au profit des industries de la matière grise, l'importance du design pour la santé économique du pays ne laisse personne indifférent, secteurs public et privé confondus. (Les huit millions de dollars pour l'ouverture du **DX** — rénovation et fonctionnement — ont été financés à 80 % par tous les paliers de gouvernement. Le budget de fonctionnement de 2,6 millions pour 1995 sera financé à 70 % par des fonds privés ou semi-privés.)

## Expositions

Le **DX** tente aussi de sensibiliser le grand public en présentant notamment des expositions. Les œuvres du Montréalais Michel Dallaire (sièges du nouveau Forum, attaché-case en PVC) étaient présentées en mars 1995, en collaboration avec l'Institut du design de Montréal. L'œuvre typographique du Suisse Adrian Frutiger, le père de la typographie moderne et de la police de caractères Univers entre autres, est exposée jusqu'au 23 juin. RE(F)USE (du 4 juillet au 15 septembre) présentera ensuite plus de 200 produits de consommation industriels à base de matériaux recyclés.

## BD industrielles

En 1937, un communiqué de presse de la Bourse de Toronto déclarait que les peintures murales de Charles Comfort illustraient «*dans la modernité [les marchandises] typiques les plus représentées sur le parquet de la Bourse*», rapporte Tim Morawetz dans le *Globe and Mail*.

Les huit longues œuvres monumentales (5,3 m sur 1,3 m) glorifient le transport et les communications, les pâtes et papier, l'agriculture, les hydrocarbures, le bâtiment et l'ingénierie, la sidérurgie, les mines et la fonderie.

Bandes dessinées d'un autre âge, les tons sont généralement sombres, mais chauds (ocre, sienne, bleu). Elles sont aussi parsemées de touches vives (orange, rouge, vert).

Les jeux d'ombres sont toujours très appuyés.

Les peintures débordent de mouvement. Les personnages (tous masculins à l'exception d'une fermière) ont les traits carrés, presque semblables à des machines. Leurs membres musclés sont tendus. Chacun est (bien entendu) affairé et concentré à sa tâche.

Pour illustrer «*transports et communications*», Charles Comfort a représenté, se chevauchant, de haut en bas, un avion aux côtés d'une longue antenne de transmission, trois bras distribuant du courrier; au centre, une locomotive à vapeur fonçant, fendant les ténèbres d'un gros faisceau de lumière central; dans le tiers inférieur droit, une moitié de paquebot ocre foncé se détachant derrière un pylône de télégraphe; sur l'autre moitié, deux bras musclés soutenant une remorque de camion et un madrier.

## Un québécois sur Bay Street

L'architecte paysagiste montréalais Claude Cormier est sans nul doute le Québécois le plus en vue sur Bay Street. Ses lampadaires jaune vif aux bras lumineux multiples sont inimitables, de jour comme de nuit. Installation temporaire pour célébrer l'ouverture du Design Exchange en septembre 1994, les mâts jaunes sont toujours debout près de deux ans plus tard.

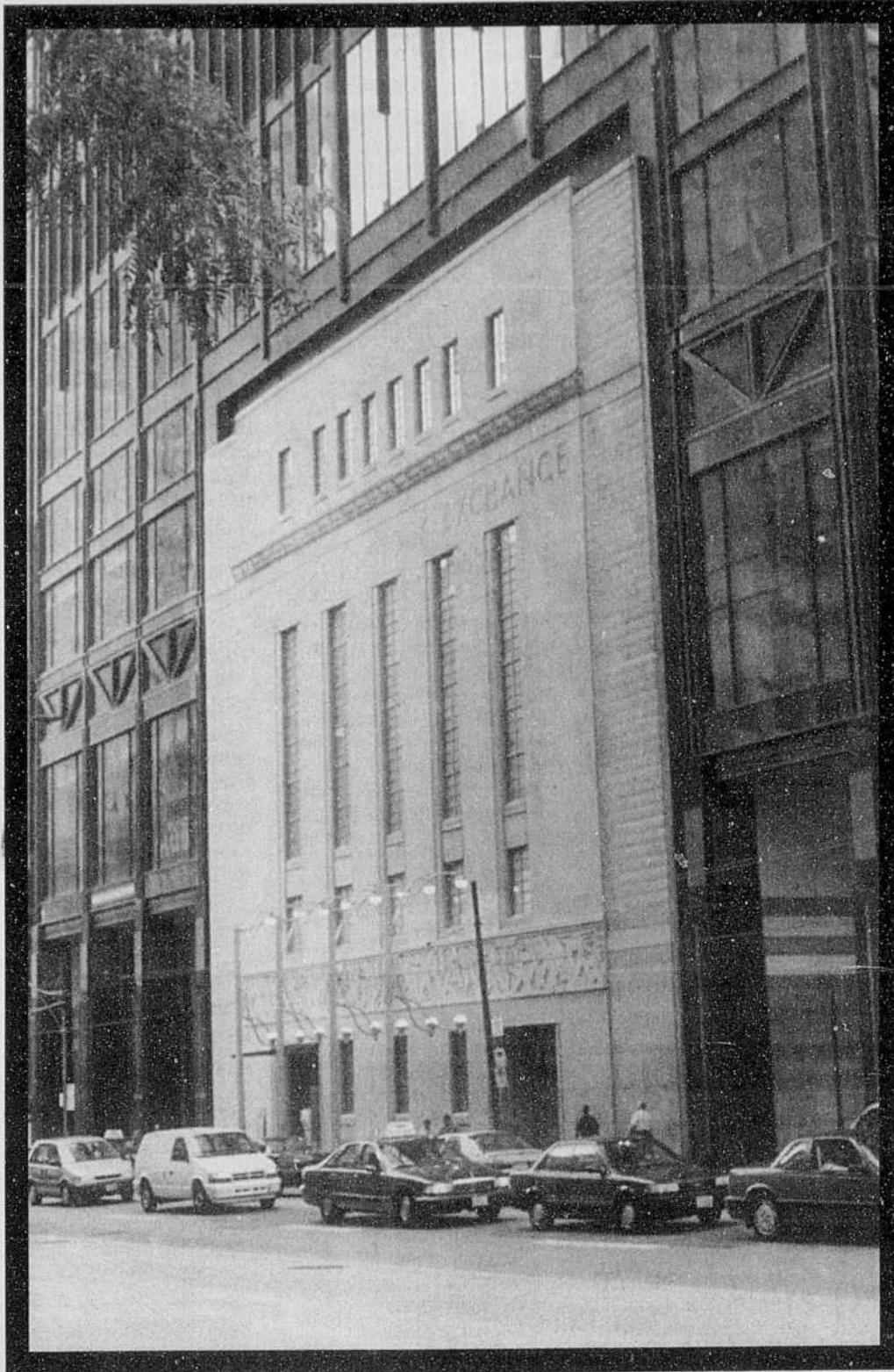
Claude Cormier explique avoir voulu souligner la transformation de la fonction de l'ancienne Bourse de Toronto. «*De moteur de l'économie par la finance, elle est devenue moteur de l'économie grâce au design.*»

Des mâts d'éclairage autoroutier ont ainsi été peints du même jaune que les véhicules utilitaires de la Ville de Toronto («*À Montréal, c'est rouge-orange*», précise Cormier). Quatre éléments lumineux, identiques à ceux qui éclairent toutes les rues torontoises, ont ensuite été fixés sur chaque poteau, deux à l'endroit, deux à l'envers.

Le résultat est saisissant. De jour, ces bras multiples évoqueraient presque les mandibules d'insectes géants. De nuit, ils diffusent une bande lumineuse qui éclaire la frise en bas-relief et

tranche avec la semi-pénombre du canyon qu'est Bay Street, encaissée entre les gratte-ciels.

«*Je voulais éclairer le bâtiment de manière subversive, poursuit Claude Cormier, pour qu'il se distingue de l'environnement.*» Puis, dans un éclat de rire, le Montréalais reconnaît avoir choisi le jaune en premier lieu pour une tout autre raison que le lien avec Toronto. «*Je voulais ouvrir les yeux des banquiers, mais sans les aveugler.*» Comprenez ici: choquer Bay Street sans la braquer!

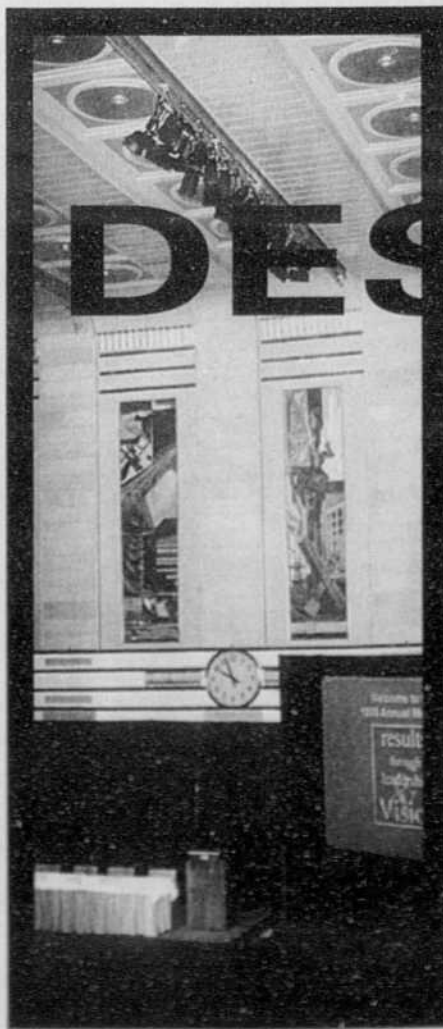
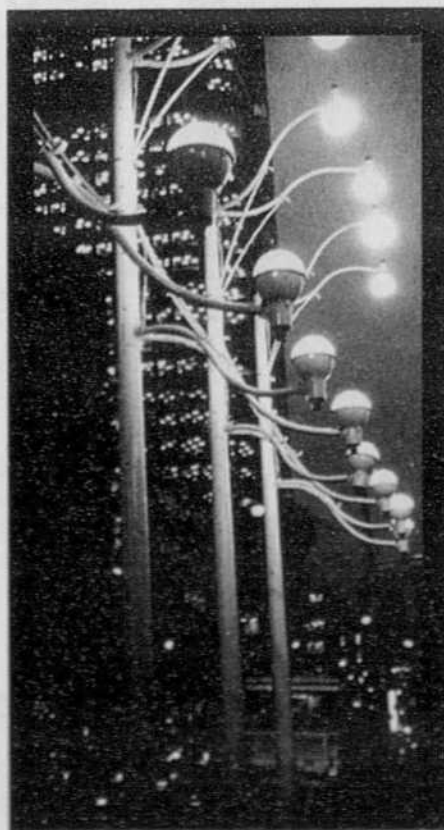


Le Design Exchange est situé au 234, rue Bay, à l'angle de la rue King. Tél.: (416) 363-6121. Ouvert au public du mardi au dimanche.

# LA BOURSE DU DESIGN



CHARLES-ANTOINE ROUYER



PHOTOS VINCENTO PIETROPAOLO/SILVERLIGHT

En ordre croissant, la Tour Ernst & Young qui abrite le Design Exchange, les lampadaires de Claude Cormier et une vue de la salle du parquet de la Bourse avec les peintures murales de Charles Comfort.

